

LE CHATEAU DES SEPT TOURS

DRAME EN CINQ ACTES

PRÉCÉDÉ DE **LES FRANÇAIS EN ÉGYPTE, ÉPISODE DE 1799,** PROLOGUE

PAR

MM. MALLIAN ET ALBOIZE

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAITÉ, LE 25 JUIN 1840.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

LE GÉNÉRAL BONAPARTE.	MM. SURVILLE.	LE GRAND VIZIR.	MM. EDOUARD.
LE COLONEL ROMBERT.	ALBERT.	MATHIEU } prisonniers français.	ECOINE.
PASCAL, sergent.	SERRES.	OURIER }	PRADIER.
ABDALAH, aga des Sept Tours	SAINT MAR.	UN SOLDAT.	BRIANT.
UN INCONNU (Sélim III).	FLEURET.	UN MUET.	DHARCOURT
ISAAC, juif.	DUBOURJAL.	MELEDA.	Mmes DARMONT.
KALED.	AMELINE	NERENTA.	ABIT.

Soldats, Prisonniers, Peuple, Janissaires, Marins, etc.

PROLOGUE

La scène est en Égypte, le 25 août 1799. — Le théâtre représente la cour d'une chaumière maronite à Rosette. A droite, la maison ; à gauche, un hangar. L'entrée au fond.

SCÈNE I.

(Au lever du rideau, Pascal est entouré des soldats. Il chante la ronde suivante qu'accompagne le tambour, les soldats jouent, fument, font des armes. Pascal joue aux cartes.)

PASCAL.

Musique de M. Béancourt

Voulez-vous, mes enfants,
D' Fanfan
Connaître l'histoire,
Et toute sa gloire?...
C'est un gros qu'a du cœur,
D' l'honneur...
Qu'a servi n'a pas peur (*bis*).

TOUS.

Voulez-vous, mes enfants, etc.

PASCAL.

J' suis né natif
Du château d'If,
Beau pays d' France,
Près d' la Provence.
C'est là que j'ons en partant,
Vraiment,
Quitté papa z'et maman.

CHOEUR.

Voulez-vous, mes enfants, etc.

PASCAL.

Pas plus haut qu' ça,
On m' voyait d'jà,
Tout comme un homme
Boir' le rogomme...
Chacun disait : Ce bambin,
C' lapin,
Saura bien faire son ch'min.

CHOEUR.

Voulez-vous, mes enfants, etc.

PASCAL.

J'endosse habit,
Sac et fusil,
Sabre et giberne;
J' quitt' la caserne
Pour grimper sur les vallons
Et monts,
Portant gamelle et bidon.

CHOEUR.

Voulez-vous, mes enfants, etc.

TOUS.

Bravo! *(Ils applaudissent.)*

PASCAL.

Eh! oui... mes enfants, et ça aussi réellement que je m'appelle Pascal et que nous sommes à Rosette, dans le plus joli port de cette gueuse d'Égypte, au quartier général du 32e, que le colonel a établi près de la maison de la plus belle odalisque du pays, à l'effet de protéger sa beauté, sa vertu et ses dépendances.



UN SOLDAT.

Ce qui n'empêche pas que nous voilà au 25 août 1799.

PASCAL.

Vieux style.

LE SOLDAT.

Et qu'il y a déjà trente jours que nous restons l'arme au bras.

PASCAL.

C'est vrai... Il y a aujourd'hui un mois que nous avons remporté la fameuse bataille d'Aboukir... et elle n'était pas piquée des vers celle-là.

LE SOLDAT.

Oui, elle était assez gentille, mais j'aime mieux celle des Pyramides.

PASCAL.

Oh! que c'est malin... parce que à celle-là il a reçu un atout en pleine poitrine... Tu crois donc qu'il est tous les jours fête, toi?

LE SOLDAT.

Du tout, c'est pas pour ça; c'est à cause de l'allocution du Petit Caporal.

PASCAL.

Tu as donc pu l'entendre de là où tu étais?

LE SOLDAT.

Moi! pas un mot, mais c'est égal, ça m'a électrisé tout de même.

PASCAL.

Je crois bien; il n'a qu'à ouvrir la bouche celui-là, et à la moindre bêtise qu'il dit, en avant! on se fait casser la tête... si on peut.

LE SOLDAT.

Quel dommage qu'il nous laisse là nous morfondre tranquillement à cette chaleur de l'enfer.

PASCAL.

Sois tranquille, va, il a son idée... et puis, dans ce moment, il a du chagrin.

LE SOLDAT.

Ah! ah! est-ce que quelqu'un le vexerait?

PASCAL.

Oui, le Directoire. Il paraît que les cinq pékins qui gouvernent à Paris lui taillent des croupières, ainsi qu'à nous.

LE SOLDAT.

Eh! sacrebleu! pourquoi ne nous conduit-il pas vers eux? Nous avons bien pris le Caire, nous saurons prendre le Luxembourg.

PASCAL.

Patience, patience... Cela viendra peut-être... Mais y a une autre chose qui le chiffonne encore plus.

LE SOLDAT.

Qu'est-ce que c'est?

PASCAL.

Ah! c'est un secret.

TOUS.

Dites-nous-le, sergent.

PASCAL.

Non, mes enfants, si ça venait à se savoir.

LE SOLDAT.

Nous n'en parlerons pas.

PASCAL.

Me promettez-vous que ça ne passera pas le réglement.

TOUS.

Foi de troupiers.

PASCAL.

Alors je vais vous révéler la chose. Vous savez que nous avons été obligés de lever le siége de Saint-Jean-d'Acre.

LE SOLDAT.

Oui, même qu'il y avait une canonnade qui nous tuait, comme qui aurait dit des chameaux.

PASCAL.

Précisément. Eh! bien, vous ne connaissez pas le gredin qui dirigeait l'artillerie contre nous.

LE SOLDAT.

Non.

PASCAL.

Ni moi non plus; ni notre colonel non plus, ni le général non plus... il n'en sait rien. Seulement, il a la certitude que c'est un Français, et un émigré encore.

LE SOLDAT.

Le sacripant!

PASCAL.

C'est ce qu'a dit le Petit Caporal en propres termes quand il a appris la chose. Des Français comme nous, des enfants de Paris peut-être, tirer à boulet rouge sur leurs frères, pour défendre de vilaines têtes coiffées de sales turbans!... Ça fait frémir la nature, qu'il a dit avec sa manière de parler, et il a juré à la face de l'armée qu'il ourait le scélérat mort ou vif pour nous le livrer. Depuis on ne cesse de lui réclamer sa parole, et il ne peut la tenir, puisqu'il ne le connaît pas... C'est ça un fameux chagrin; mais aussi s'il le connaît jamais...

LE SOLDAT.

A la bonne heure, qu'il me le livre à moi seul et je réponds...

PASCAL.

Tu n'es pas dégoûté, toi... Apportez donc le meilleur morceau à monsieur... Je crois qu'avant de venir à toi les chefs voudraient s'en régaler un petit peu, et notre colonel...

LE SOLDAT.

Oh! celui-là, respect et soumission.

PASCAL.

Et amour, entends-tu, Fripouillot. Le soldat qui dans ce pays de crocodiles n'est pas amoureux d'un colonel comme le nôtre, est indigne de manger à la gamelle, quand par hasard il y a de quoi dîner.

LE SOLDAT.

Ah! çà, vous l'aimez donc bien, le colonel?

PASCAL.

Si je l'aime... le colonel... Mais tu ne sais donc pas que je l'ai vu naître; que je l'ai fouetté lorsqu'il était enfant, et tu me demandes si je l'aime.

LE SOLDAT.

Ah! c'est différent. Je ne connaissais pas les circonstances atténuantes.

PASCAL.

Il avait quinze ans le fameux jour de la prise de la Bastille; j'étais dans les ci-devant gardes françaises, tout composé de beaux hommes, comme vous pouvez en juger par l'échantillon, et, quand on me dit: Pascal, va chercher un de tes camarades pour nous aider à prendre la citadelle, j'allai chercher cet enfant, je lui mis un fusil dans une main, un sabre dans l'autre, je l'emmenai avec moi et je lui dis: «Gamin, c'est l'occasion de se faire tuer en combattant pour la liberté, je t'ai donné la préférence sur tous les autres. — Merci, » qu'il me répond, et là-dessus, il se met en marche, se bat comme un diable, et est proclamé avec moi vainqueur de la Bastille.

LE SOLDAT.

Vous avez donc pris la Bastille, sergent?

PASCAL.

Un peu, mon neveu.

LE SOLDAT.

C'est donc pour ça que vous vous intitulez toujours vainqueur de la Bastille?

PASCAL.

Pourquoi que je ne le porterais pas ce titre? Le Petit Caporal prend bien celui de membre de l'Institut... Mais je reviens à notre affaire. Depuis cette époque, le colonel s'est engagé, simple soldat, ni plus ni moins, comme vous tous. J'ai été son chef; je l'ai mis à la salle de police. Seulement, comme il était moins bête que vous tous en général, et que moi en particulier, il a fait son chemin sans crier gare. Il est devenu colonel, ce qui n'est arrivé à aucun de vous, j'imagine; depuis cette époque je ne l'ai plus quitté. Je me suis dit: Voilà mon ouvrage. C'est moi qui ai lancé ce gaillard-là. Les graines d'épinard, c'est moi qui les lui ai mises sur les épaules. Ce qui fait que je l'aime, primo, parce que je l'ai fouetté; deuzo, parce que je lui ai fait prendre la Bastille; trizo, parce que je l'ai fait colonel... voilà.

SCÈNE II.

LES MÊMES, ABDALAH. (*Abdalah se présente à la porte et s'arrête d'un air timide. Il est grossièrement vêtu en Mameluk.*)

PASCAL.

Qu'est-ce que demande ce particulier? (*Il va à lui.*) Dites donc, l'ancien, avez-vous perdu quelque chose ici? (*Abdalah fait signe qu'il ne comprend pas.*) Qu'est-ce que tu dis?... tu veux parler par signes... tu es donc muet? (*Abdalah fait signe que non.*) Non... eh! bien, parle alors, parle ou je te coupe la langue si elle n'est bonne à rien.

ABDALAH.

Schaalla... schaalla...

PASCAL.

Qu'est-ce qu'il dit?... comprenez-vous, vous autres? ils appellent ça un langage... De quel pays es-tu? et comment qu'on t'appelle?

ABDALAH.

Schaalla... schaalla...

PASCAL.

Ah! çà, aurais-tu l'intention de faire poser un vainqueur de la Bastille avec ton schaalla... Camarades, j'ai dans l'idée que ce gredin-là vient nous espionner; si j'en étais sûr, mon schaalla...

LE SOLDAT.

Ah! il n'y a pas à en douter; nous allons lui délier la langue avec nos courroies...

TOUS.

Oui, oui... (*Ils vont s'emparer de lui. Rombert entre.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, ROMBERT.

ROMBERT.

Arrêtez!

TOUS.

Le colonel!...

ROMBERT.

Que se passe-t-il? que vous a fait cet homme et pourquoi le menacer?

PASCAL.

Mon colonel, c'est un gaillard qui se fiche de nous, et de plus un espion.

ROMBERT.

Qui vous l'a dit?

PASCAL.

Pas lui, bien sûr, puisqu'il ne sait prononcer qu'un mot : Schaalla... mais c'est assez visible... que viendrait-il faire ici, si ce n'était pour nous espionner.

ROMBERT.

Et si cet homme est sans asile, si la guerre a détruit sa maison, dispersé sa famille, à qui voulez-vous qu'il s'adresse, si ce n'est à nous, qui lui avons pris l'un et l'autre. Et quand même ce serait réellement un espion, qui vous a donné le droit de vous faire justice vous-mêmes. Ne suis-je pas là, moi?

PASCAL.

Si fait, mon colonel, ce que nous en faisions c'était pour vous épargner de l'ouvrage, et quand on pense que ces gredins-là que nous avons d'abord accueillis comme des frères, maintenant nous empoisonnent ou nous égorgent... vous êtes toujours confiant, vous.

ROMBERT.

Allons, silence. Vous avez eu tort. Les ordres du général en chef sont d'accueillir avec empressement tous les indigènes qui viennent vous demander secours.

PASCAL.

Accueillez donc avec empressement des frimousses pareilles.

ROMBERT.

Lorsqu'ils sont suspects on les envoie au quartier général, qui décide de leur sort. Que cet homme reste ici. Qu'on ait soin de lui. Qu'on le surveille, puisqu'il excite des soupçons. Quand l'interprète sera de retour, je l'interrogerai. Allez.

PASCAL, *s'approchant d'Abdalah.*

Allons, Schaalla, suis-nous, et puisqu'il faut te donner la becquée, viens prendre ta place à la gamelle.

SCÈNE IV.

ROMBERT, *puis* MÉLÉDA.

ROMBERT, *un moment seul.*

Je ne l'ai pas encore vue. Hier elle était plus triste qu'à l'ordinaire, mais aussi il m'a semblé que son regard était plus tendre. Elle m'a promis pour ce matin un aveu complet, et dans mon impatience j'ai quitté le quartier général sans attendre mes ordres, disant que le devoir me rappelait ici... Hâtons-nous... mais la voilà.

MÉLÉDA *sortant de la maison.*

Je viens d'apprendre votre retour, colonel, et, comme je vous l'ai promis, j'accours auprès de vous.

ROMBERT.

Chère Méléda, ce moment tardait tant à mon impatience. Car, vous le savez, depuis le jour où mettant le pied sur le rivage de l'Egypte je vous ai vue, Méléda, depuis ce jour je vous ai aimée, depuis ce jour je vous l'ai dit; vous êtes ma pensée, ma vie, mon avenir.

MÉLÉDA.

Hélas! et moi trop imprudente peut-être, je vous ai aussi laissé lire au fond de mon âme, et vous y avez vu que cet amour était partagé.

ROMBERT.

Et cette certitude m'a rendu le plus heureux des hommes; elle a doublé mon courage, mon énergie, mon espérance. Où donc est l'imprudence dont vous vous accusez?

MÉLÉDA.

Vous ne savez pas encore qui je suis.

ROMBERT.

Vous êtes la femme la plus aimée, la meilleure, celle à qui j'ai donné ma vie. Qu'ai-je besoin d'en apprendre davantage?

MÉLÉDA.

Il faut pourtant que vous connaissiez l'histoire de ma vie.

ROMBERT.

Je vous écoute, Méléda.

MÉLÉDA.

Je suis née à Constantinople. Mon père était Européen et, je crois, Français.

ROMBERT.

Français?...

MÉLÉDA.

Je le pense du moins, car je n'ai jamais su son nom. Compromis dans je ne sais quelle affaire dont il n'était pas coupable, il fut emprisonné dans ce terrible château des Sept Tours, comme c'était alors l'usage chez les Turcs.

ROMBERT.

Cet usage existe encore à Constantinople; malgré les efforts du sultan Sélim III, ces peuples violent au grand jour le droit des gens dans la personne des ambassadeurs eux-mêmes, et ce ne sont pas que des criminels qui gémissent dans ce donjon.

MÉLÉDA.

On ne m'avait donc pas trompée! mon père était innocent. Lorsqu'il fut conduit au château des Sept Tours, il y a vingt ans de cela, j'en avais deux; il n'eut que le temps d'écrire à ma mère un billet par lequel il lui ordonnait de partir avec moi sous la conduite d'un capitaine de vaisseau de ses amis qui se rendait en Egypte, et de se soustraire ainsi, elle et moi, à la vengeance du divan. Ma mère exécuta promptement cet ordre. Nous arrivâmes à Rosette, où, avec les débris de sa fortune, ma mère acheta une maison; puis, m'ayant confiée aux soins d'une vieille esclave maronite, la nourrice du capitaine, elle repartit avec lui pour Constantinople, car cette noble femme, une fois qu'elle eut mis sa fille en sûreté, jura de mourir ou de délivrer son époux.

ROMBERT.

Eh bien?

MÉLÉDA.

Un naufrage sur les côtes de la Morée fit périr le vaisseau corps et biens, et ma mère et le capitaine engloutis tous deux...

ROMBERT.

Pauvre Méléda!

MÉLÉDA.

Je restai seule au monde, livrée aux soins de la vieille esclave qui m'entoura de tendresse et d'amour. C'est à elle que ma mère avait confié les papiers qui constataient ma naissance et mon nom. Ces papiers devaient m'être remis lorsque j'aurais atteint l'âge de raison, et la vieille esclave veillait sans cesse sur ce dépôt, lorsqu'une nuit des brigands du désert envahirent Rosette; notre maison mise au pillage devint bientôt la proie des flammes. Tremblante, éperdue, je me réveillai au bruit, à la lueur de l'incendie, et j'aperçus la vieille esclave qui, blessée mortellement par les brigands et se traînant vers moi par un dernier effort, me dit avec désespoir : « Je n'ai pu arracher aux flammes que ceci. » puis elle expira... Pauvre femme! elle n'avait songé qu'à ces papiers précieux qui devaient fixer ma destinée, et elle n'avait pu en sauver que ce lambeau. Tenez, lisez, c'est sans doute le dernier écrit de mon père, et il ne peut rien m'apprendre, car la signature est brûlée. (*Elle remet un papier à demi brûlé.*)

ROMBERT.

Voyons (*lisant*). « Je suis victime d'une de ces révolutions de sérail si ordinaires en Turquie. Jeté arbitrairement au château des Sept Tours, je n'ai que le temps de tracer ces lignes à la hâte. Tu peux te fier au capitaine qui te remettra ce billet, c'est mon ami. Il part pour l'Égypte, pars avec lui, emmène notre enfant; cachez-vous sur cette terre, afin de vous dérober à la persécution qui vous attendrait, moi je vais attendre dans ma prison le jour... » (*Haut.*) Plus rien en effet, et aucun autre objet, nul indice qui puisse nous mettre sur la trace?

MÉLÉDA.

Un seul, cette madone d'ébène que ma mère me mit au cou en pleurant le jour de son départ. Depuis que je me connais, c'est sur cette petite madone que je fais matin et soir ma prière... « Prie la vierge Marie, m'a dit constamment l'esclave, prie-la au contraire des autres musulmans, car tu es chrétienne. » Et maintenant, mon ami, vous voyez quelle est l'obscurité de ma naissance; vous voyez que j'existe sans savoir le nom que je dois porter, la famille de laquelle je tiens. Seule dans ce monde, je n'ai aucune espérance de jamais la découvrir. Vous, au contraire, vous avez une mère, m'avez-vous dit, un nom que vous avez déjà rendu illustre, un avenir sans bornes devant vous. Retournez en France quand l'heure sera venue, et laissez sur la rive d'Egypte la pauvre fille déshéritée de toutes les affections de la terre et qui conservera éternellement votre souvenir.

ROMBERT.

Que dites-vous, Méléda! moi, partir, vous abandonner, est-ce possible? mais quand l'amour le plus ardent ne brûlerait pas mon âme, ce récit simple et touchant que vous venez de me faire l'exciterait tout entier. Plus vous êtes faible et abandonnée, plus je vous dois force et protection. Plus votre position paraît humble et obscure, plus je dois la rendre heureuse et brillante. Vous n'avez pas de mère, dites-vous? j'en ai une qui m'attend en France, qui vous appellera sa fille; elle vous ouvrira ses bras et son cœur. Vous n'avez pas de nom, je vous donne le mien, le mien que j'ai fait moi-même; car, nous autres soldats, nous les ramassons sur les champs de bataille, et ce nom je le rendrai glorieux pour qu'il soit digne de l'amour que je vous porte. Votre père est au château des Sept Tours, eh bien! nous irons à Constantinople, où nos armes nous porteront peut-être elles-mêmes; nous trouverons votre père, nous découvrirons le secret de votre naissance, et, d'ailleurs, qu'importe... obscure ou illustre, vous êtes celle que j'aime, celle que j'ai choisie pour la compagne de ma vie... Méléda, voulez-vous m'accepter pour époux?

MÉLÉDA.

Mon ami... oh! c'est trop de bonheur, trop de joie... mon Dieu!... (*Ici on entend un roulement de tambour.*)

ROMBERT.

Qu'est-ce?

PASCAL, *entrant.*

Mon colonel, c'est un envoyé du général en chef.

ROMBERT.

Qu'il vienne! (*Pascal sort*, Méléda, le devoir me réclame, mais aussitôt que je serai libre...

MÉLÉDA.

Ah! ne craignez rien maintenant, je suis si heureuse. Au revoir. (*Elle rentre dans la maison.*)

SCÈNE V.

ROMBERT, UN OFFICIER *introduit par Pascal qui se retire.*

L'OFFICIER.

Sommes-nous seuls, colonel?

ROMBERT.

Cette voix!.. (*L'officier ôte son manteau, c'est Bonaparte.*) Que vois-je! vous, mon général!

BONAPARTE.

Silence! nul ne doit connaître la nature de l'entretien que nous allons avoir ensemble.

ROMBERT.

Soyez sans crainte, mon général, personne ne peut nous entendre.

BONAPARTE.

Écoute, Rombert, depuis le siége de Toulon, nous nous sommes peu quittés. Nous avons fait ensemble les campagnes d'Italie, et maintenant nous sommes à deux mille lieues de notre patrie, sur ce sable brûlant et sous la même tente. J'ai pour toi de l'estime et de l'amitié, et je sais que de ton côté...

ROMBERT.

Oh! mon général, mon dévouement à votre personne, mon admiration pour votre génie. (*Abdalah paraît dans le fond, vient se cacher sous le hangar et disparaît.*)

BONAPARTE.

Oui, oui, nous sommes déjà de vieux camarades, et c'est pour cela que je viens à toi, décidé à ne te cacher aucun de mes projets et à te confier une mission pour laquelle je t'ai choisi, toi, seul entre tous.

ROMBERT.

Oh! merci, mon général.

BONAPARTE.

Cette mission est périlleuse.

ROMBERT.

J'aime à croire que sans cela mon général ne m'en chargerait pas.

BONAPARTE.

Elle demande du sang-froid.

ROMBERT.

J'en ai.

BONAPARTE.

De l'adresse.

ROMBERT.

Je tâcherai d'en avoir.

BONAPARTE.

Enfin, il y va peut-être de ton existence, et une mort cruelle...

ROMBERT.

Je mourrai pour la France, mon général?.. la mort ne peut qu'être belle à ce prix.

BONAPARTE.

Ainsi, tu acceptes?

ROMBERT.

Mon général m'aurait-il fait l'injure de douter de moi?

BONAPARTE.

Non, dans deux heures, tu vas partir pour Constantinople!

ROMBERT.

Pour Constantinople?

BONAPARTE.

Oui, c'est là qu'est ta mission.

ROMBERT.

Quoi? mon général, m'éloigner de votre personne, du théâtre de la guerre, quand de nouveaux combats...

BONAPARTE.

Dans deux heures aussi je quitte l'Égypte et je retourne en France.

ROMBERT.

Vous?

BONAPARTE.

Moi-même. Cette expédition gigantesque, que j'avais conçue, est sur le point d'avorter en nos mains faute de secours nécessaires qu'on m'avait promis et qu'on s'obstine à ne pas m'envoyer. Je n'ai vu dans cette campagne que la preuve de la puissance de la France et l'abaissement de l'Angleterre; le Directoire n'y a vu que mon exil, ma mort et l'anéantissement de mon armée.

ROMBERT.

Il se pourrait?

BONAPARTE.

Oui, ces cinq hommes, dont le gouvernement paresseux et imbécile régit la France, me redoutent et me craignent. Au sortir de la crise terrible qu'il vient d'éprouver, le pays ne pouvait se sauver que par sa force et sa gloire. Je l'aurais rendu grand et puissant, ils ont redouté mon influence. Mais dans quel désert de la terre qu'il se trouve, un Français conserve dans son cœur un écho des souffrances de la patrie. Cet écho a vibré, un long cri de détresse a traversé les mers et est venu jusqu'à moi. Je pars, je cours à Paris, et quand ceux qui ont conspiré ma perte me croiront englouti au fond de l'Océan, j'apparaîtrai tout à coup devant eux et je les briserai au nom de la France et de la liberté.

ROMBERT.

Mais mon général, avez-vous pensé au danger qui vous environne? Traverser ainsi les croisières anglaises...

BONAPARTE.

Je dirai à ceux qui me conduiront : « Ne craignez rien, vous portez Bonaparte et sa fortune, » et ils passeront sous le feu de l'ennemi. Je n'emmène avec moi que quelques amis. Je laisse le commandement de l'armée à Kléber, auquel j'enverrai les secours nécessaires. Voilà ma mission à moi... Voici la tienne : la Turquie, influencée par l'Angleterre, a déclaré la guerre à la France à propos de notre expédition d'Égypte, de nombreux prisonniers ont été faits sur les mers et gémissent à Constantinople dans les bagnes ou au château des Sept Tours.

ROMBERT.

Au château des Sept Tours!

BONAPARTE.

Oui, cette terrible prison d'État, cette Bastille de l'Asie, renferme des Français, nos frères, dont la captivité est affreuse. Ta mission est de les délivrer.

ROMBERT.

Moi?

BONAPARTE.

Vous le voyez, colonel, il n'y a pas à acquérir de la gloire que sur les champs de bataille. Il faut vous rendre à Constantinople. Mais votre caractère ne peut être ostensible... Le sultan Selim III aime les Français; le divan et le peuple de Turquie leur portent une haine mortelle. Depuis que je suis en Égypte, j'entretiens une correspondance secrète avec le sultan, qui m'aime et m'estime, comme de mon côté j'honore son caractère. Il vous accueillera et vous donnera protection et secours, mais il faut d'abord parvenir jusqu'à lui, et c'est là le difficile. — Beauchamp a été chargé d'une semblable mission. Il avait des dépêches pour Selim, des lettres de créance signées de moi; le divan et l'Angleterre l'ont attiré dans un piége, ils l'ont arrêté et jeté dans un obscur cachot, où il gémit encore, si la mort n'a pas mis un terme à ses souffrances.

ROMBERT.

Quelle infamie!...

BONAPARTE.

C'est peut-être le sort qui vous attend si l'on vient à découvrir votre mission; c'est parce que je sais que vous l'affronterez sans pâlir, que je vous ai choisi... voici vos instructions... prenez aussi, cette lettre que vous remettrez à Selim lui-même, elle contient la demande d'échange des prisonniers. Vous débarquerez aux environs de Gallipoli, de là vous gagnerez Constantinople, vous vous rendrez chez un juif qui m'est dévoué, il vous ménagera un entretien secret avec Selim. Le vaisseau qui vous aura amené vous attendra un mois, en croisant devant ce rivage, pendant ce temps, trois frégates que je ferai partir de France, portant à leurs bords le nombre de prisonniers à échanger, iront le joindre, si au bout d'un mois, vous n'aviez pas reparu à Gallipoli...

ROMBERT.

C'est que je serais mort ou dans les fers.

BONAPARTE.

Et votre mort ou votre captivité seraient également vengées. Je dois avant de quitter la terre d'Égypte assurer la liberté à mes frères. Je le fais en la remettant entre vos mains. Quelque nombreux que soient les prisonniers qui gémissent aux Sept Tours, ceux que nous avons en France, ou en Égypte, sont plus nombreux encore. La négociation sera d'autant plus facile que le sultan ignore et réprouve la dure captivité qu'on fait subir aux Français. Vous accorderez deux Turcs contre un des nôtres, et ce nombre épuisé il en restera encore mille en notre pouvoir. Ces mille prisonniers, vous les offrirez pour un seul homme.

ROMBERT.

Pour un seul?...

BONAPARTE.

Oui : car cet homme, je le dois à la France, à l'armée, à moi-même. Cet homme mériterait seul une guerre éternelle entre la Turquie et nous pour s'en disputer la possession.

ROMBERT.

Quel est donc cet être si puissant que deux peuples soient prêts à combattre pour lui?

BONAPARTE.

Un traître, un infâme, un renégat qui s'est armé contre sa patrie; qui a fait égorger ses frères, qui pour de l'or et des dignités a répudié sa qualité de Français; qui, non content de renier sa mère, a renié son Dieu; qui a enfin conduit contre nous ce siége de Saint-Jean-d'Acre, le comte de Césanne.

ROMBERT.

Quoi! l'homme dont jusqu'ici on avait ignoré le nom...

BONAPARTE.

Ce nom, les journaux anglais l'ont proclamé, le divan le dit à toutes les puissances pour prouver que la France n'est pas seule-

ment sous notre drapeau, qu'elle est encore à l'étranger... Eh! bien, ce nom qu'ils m'ont jeté insolemment à la face, ce nom qui sera répété avec exécration par toute l'armée, je veux qu'il soit rayé du livre de la France. Je veux que ce transfuge me soit livré, je veux qu'il périsse, non sous des balles françaises, c'est la mort d'un soldat; mais sur un échafaud, c'est la mort d'un lâche. Point de pitié pour les traîtres... Je dois cette grande expiation aux mânes de nos braves tués par ses boulets; je l'ai juré à la face de l'armée... Offres mille têtes pour celle de Césanne. Allez la demander en mon nom, et si on vous la refuse, dites que le général Bonaparte ira la demander lui-même. Et maintenant vous avez vos instructions, votre vaisseau est prêt, dans deux heures vous allez partir...

ROMBERT, *à part.*

Dans deux heures!... et Méléda!... elle, mon Dieu!...

BONAPARTE.

Tu hésites?

ROMBERT.

Non... non... mon général... mourir sur un champ de bataille en combattant l'ennemi ou dans les fers ottomans en délivrant nos frères et punissant un traître, c'est toujours mourir pour la France; je suis prêt à partir.

BONAPARTE.

Bien, colonel, dites au divan, s'il vous découvre et vous menace, que du sein de la France Bonaparte veille sur vous, et que si on touche à un cheveu de votre tête, ni le nombre des soldats, ni les mers à traverser ne pourront le retenir; je vengerai également votre mort ou vos outrages en ne laissant pas pierre sur pierre dans la capitale du monde ottoman, je vous en donne ma parole. Adieu, je vais en France changer la face des choses, et dans peu le nom de Bonaparte viendra officiellement vous couvrir et vous protéger. (*Il tend la main à Rombert et sort avec lui.*)

SCÈNE VI.
ABDALAH, KALED.

(*Abdalah sort du hangar, et Kaled entre par le fond après avoir vu sortir Bonaparte et Rombert.*)

KALED.

Eh bien?

ABDALAH.

On ne m'avait pas trompé. J'étais là... j'ai tout entendu.

KALED.

Quoi! le colonel Rombert...

ABDALAH.

Part dans deux heures pour Constantinople, afin d'offrir mille prisonniers de guerre en échange du comte de Césanne.

KALED.

Vous, c'est vous qu'ils réclament!...

ABDALAH.

Moi-même, moi, comte de Césanne pour la France, Ben Abdalah pour la Turquie.

KALED.

Jamais le sultan ne consentira...

ABDALAH.

Je ne lui donnerai pas la peine de refuser : ni le colonel Rombert ni la lettre de Bonaparte ne parviendront à Sélim. J'ai su empêcher la mission de Beauchamp, j'empêcherai celle de Rombert, quoiqu'elle soit secrète. Nos hommes sont là, n'est-ce pas?

KALED.

A vos ordres. La chaloupe est amarrée dans la baie, le navire en panne est bien caché derrière les rochers.

ABDALAH.

Et cette maison est sans défense. Il nous reste deux heures avant le départ de Rombert. A l'œuvre.

KALED.

Nous vous suivons. (*Ils sortent. Rombert et Pascal entrent sans les voir.*)

SCÈNE VII.
ROMBERT, PASCAL.

PASCAL.

Mais, mon colonel, il m'est aussi impossible de vous quitter que de porter la colonne de Pompée sur le bout de mon nez, et, si vous me permettiez de vous faire observer respectueusement, je vous dirais : Nom d'une pyramide...

ROMBERT.

Et toi, si tu voulais bien me permettre de parler, je t'expliquerais le service que j'attends de toi.

PASCAL.

A votre aise. Vous avez la parole.

ROMBERT.

Pascal, as-tu aimé dans ta vie?

PASCAL.

Si j'ai aimé? Vous demandez cela au soldat troubadour, mon colonel. Mais à l'époque où j'étais dans les gardes françaises, je ne vivais que d'amour... et de pommes de terre les vendredis et les samedis, car on nous faisait faire maigre à peine de la salle de police.

ROMBERT.

Eh bien, si à cette époque il t'avait fallu quitter celle que tu aimais?

PASCAL.

Ça m'aurait plus vexé qu'un boulet de trente-six dans la poitrine.

ROMBERT.

Si tu avais dû la laisser seule, sans appui, sans défense dans un pays livré aux fureurs de la guerre.

PASCAL.

J'en aurais avalé toutes mes cartouches de désespoir.

ROMBERT.

Et si tu avais eu un ami, un de ces amis faits sur les champs de bataille, sur lesquels on peut compter à la vie à la mort, ne l'aurais-tu pas chargé de veiller sur elle et de la mettre en sûreté pendant ton absence?

PASCAL.

Si fait.. pourvu que cette idée me fusse venue... mais je crois bien qu'elle ne me fusse pas venue.

ROMBERT.

Eh bien, j'y ai pensé, moi. C'est pour cela que je ne t'emmène pas et que je te confie Méléda, que tu vas conduire en France à ma mère.

PASCAL.

Qui... moi, mon colonel!.. je suis cet ami à la vie à la mort...

ROMBERT.

Et qui donc?

PASCAL.

Moi, je suis.. oh! mon colonel, ça me fait un effet ce que vous me dites.. Ah! l'on voit bien que nous avons pris la Bastille ensemble.

ROMBERT.

Tu acceptes. (*Ici Méléda sort de la maison et va regarder au fond.*)

PASCAL.

Si j'accepte,.. une commission pareille..., veiller sur la bien-aimée du 32ᵉ.. car, il n'y a pas à dire, depuis que vous l'aimez tout le régiment en est amoureux... Ah! soyez tranquille, mon colonel, vous pouvez la fier à ma garde et être sûr que la consigne sera fidèlement exécutée... Toujours grande tenue; sous les armes comme à la parade.

ROMBERT

Je le sais. Pour ne pas mettre mon courage à une trop longue épreuve, j'ai fait avancer mon départ d'une heure.

MÉLÉDA, *au fond.*

Qu'entends-je?

ROMBERT.

Un coup de canon sera le signal pour me rendre à bord. Je quitterai Méléda pour accomplir mon devoir.

MÉLÉDA, *s'avançant.*

Eh! quoi, me quitter... m'abandonner...

ROMBERT.

Méléda!...

PASCAL.

La mèche est éventée!

MÉLÉDA.

Vous partez... vous quittez l'Egypte...

ROMBERT.

Méléda, vous le savez, l'honneur et le devoir enchaînent un soldat à son drapeau et à son général. Le général en chef est venu lui-même; il m'a investi d'une mission de confiance que je ne pouvais refuser sans me déshonorer.

MÉLÉDA.

Ah! voilà ce que je prévoyais depuis longtemps, voilà ces tristes pressentiments qui s'accomplissent. Rester seule, isolée sur cette terre d'Egypte, où je ne puis plus être heureuse désormais...

ROMBERT.

Vous n'y resterez pas, Méléda; vous partirez aussi, vous; vous allez en France auprès de ma mère...

PASCAL.

Et avec un fameux compagnon de voyage.

MÉLÉDA.

Quoi, votre mère...

ROMBERT.

Vous attendrez auprès d'elle mon retour. Oh! elle vous verra avec bonheur, et, en vous voyant, elle applaudira à mon choix et vous nommera sa fille.

MÉLÉDA.

Mais ce départ si brusque...

ROMBERT.

Il le faut. Pascal, mon camarade, mon ami, partira avec vous. C'est à lui que je vous confie.

MÉLÉDA.

Mais vous... vous, où allez-vous? où vous envoie-t-on? cette mission est peut-être périlleuse, peut-être...

ROMBERT.

Rassurez-vous, Méléda; je vais à Constantinople demander l'échange des prisonniers qui gémissent aux Sept Tours.

MÉLÉDA.

Aux Sept Tours !

ROMBERT.

Oui; et là, je l'espère, à l'aide des renseignements que vous m'avez donnés, je pourrai découvrir votre père, le délivrer, le ramener en France. Je sonderai, s'il le faut, tous les cachots de cette prison d'État, et la main de Dieu se montrera peut-être dans cette mission pour protéger notre amour.

MÉLÉDA.

Oh! oui, ami, vous avez raison; oui, ce n'est pas le hasard qui vous envoie aux lieux où est mon père, ce sont mes prières à la Vierge qui ont été exaucées. Mais vous, mon ami, si vous ne reveniez pas... si à Constantinople un piege... une trahison... si l'on vous tuait?

PASCAL.

Plus souvent qu'on tue comme ça un vainqueur de la Bastille... nous avons la peau plus dure que les balles ou le poignard de ces sapajoux.

ROMBERT.

Chère Méléda!.. ne m'ôtez pas mon courage; dites à ma mère que bientôt je serai de retour, qu'elle bénisse notre union et que des rives du Bosphore toutes mes pensées partiront pour vous deux, et pour la France. (*Ici on entend un coup de canon qui fait tressaillir Rombert.*)

MÉLÉDA.

Qu'est-ce ?.. qu'avez-vous?.. ce bruit qui vous fait tressaillir...

ROMBERT.

Ce bruit est le signal de mon depart.

MÉLÉDA.

Déjà !...

ROMBERT.

Du courage, Méléda; dans peu nous nous reverrons pour ne plus nous séparer.

UN MATELOT, *entrant.*

Colonel, on n'attend plus que vous pour mettre à la voile

ROMBERT.

Je vous suis... adieu Méléda, je vous quitte en vous nommant devant Dieu ma fiancée.

MÉLÉDA.

Mon ami, mon ami !... J'accepte ce titre qui fait tout mon espoir, et, puisqu'il le faut, adieu !

ROMBERT.

Du courage !.

MÉLÉDA, *se laissant tomber sur un banc.*

Adieu !.. adieu.

ROMBERT, *à Pascal.*

Accompagne-moi jusqu'au rivage... (*Il fait quelques pas vers elle et s'arrête.*) ah ! non, non... Je ne serais plus maître de moi. Viens, Pascal, viens.

SCÈNE VIII.

MÉLÉDA, *seule.*

Parti... il est parti... et moi... oh! je ne sais, ce départ ne m'inspire que des pressentiments sinistres... et pourtant, je suis sa fiancée; il l'a dit... il m'envoie vers sa mère, il reviendra... Oh! n'importe... malgré moi je tremble... oh! pour apaiser l'orage de mon âme, prions; prions cette sainte madone que ma mère m'a léguée (*elle se jette à genoux*). (*On entre pendant sa prière.*) Sainte Madone, vous qui lisez dans les cœurs, vous voyez ma peine et ma souffrance. Donnez-moi l'espoir de le revoir bientôt, bénissez son voyage, écartez la tempête. Patronne des marins, soyez la protectrice de la Marenite et de son fiancé.

SCÈNE IX.

ABDALAH, KALED, MÉLÉDA, MATELOTS TURCS. *Abdalah, Kaled et les matelots entrent en silence. Kaled et les matelots courent à la maison. Il fait nuit. Méléda est à genoux. Au bruit qu'ils font en s'approchant, elle se lève brusquement et pousse un cri.*

ABDALAH, *courant à elle le poignard levé.*

Silence, ou tu meurs.

MÉLÉDA.

Grand Dieu !..

ABDALAH.

Où est la chambre du colonel Rombert?

MÉLÉDA.

Rombert ?... que lui voulez-vous?

ABDALAH.

Que t'importe ?.. où est-il?

MÉLÉDA.

Il n'est plus ici.

ABDALAH.

Tu mens. Parle ou meurs.

MÉLÉDA.

Il n'est plus ici, vous dis-je.

KALED, *rentrant avec ses matelots.*

Nous avons fouillé la maison, il n'y a personne.

ABDALAH.

Il m'échapperait !.. pourtant les deux heures ne sont pas écoulées. (*On entend cinq coups de canon.*) Quel est ce bruit? au dire le salut d'un vaisseau qui quitte le port.

SCÈNE X.

LES MÊMES, PASCAL.

PASCAL, *accourant.*

C'est fini ! le colonel est parti, et il m'a dit de vous dire...

ABDALAH.

Parti !..

PASCAL.

Qu'est-ce que c'est que ça?.. Tiens c'est ce pruneau de Schaalla.

ABDALAH.

Silence !..

PASCAL.

Tu parles donc à présent.

ABDALAH.

Oui, je parle pour te dire que si tu pousses un seul cri, tu es perdu. (*Il fait signe à ses matelots, qui se précipitent sur Pascal et le maintiennent.*)

PASCAL.

Ah! brigand... tu n'étais donc qu'un espion... Je t'avais bien flairé... mais on ne s'empare pas comme ça d'un vainqueur de la Bastille .. (*Il fait des efforts pour se dégager; les matelots le maintiennent.*)

ABDALAH.

Entraînez cet homme et cette jeune fille... bâillonnez-les pour qu'ils ne donnent pas l'alarme, et portez-les sur le navire.

KALED.

Où allons-nous donc sans le colonel ?

ABDALAH.

A Constantinople... Avec elle j'aurai Rombert et la dépêche de Bonaparte. (*Tableau.*)

ACTE I

Le théâtre représente le caravansérail de la maison du juif Isaac. Porte au fond. A gauche, porte secrète; à droite, la maison. Au lever du rideau, les Turcs sont assis et fument en silence.

SCÈNE I.

KALED, HOMMES DU PEUPLE, GENS DE L'AGA.

KALED, *à un affidé.*

Tu n'as vu personne sortir de la maison du juif?

L'AFFIDÉ.

Personne.

KALED.

Tout est morne et silencieux ici. L'aga tarde bien à paraître.

UN IMAN, *au dehors.*

La troisième heure vient de sonner. La voix du prophète nous appelle, vrais croyants, à la prière. (*Tout le monde se lève et sort, excepté les affidés.*)

KALED, *aux affidés.*

Entourez la maison et faites bonne garde. Moi j'attends ici l'aga. Ah! le voici... (*Les affidés s'inclinent devant Abdalah, qui entre, et se retirent.*)

SCÈNE II.

ABDALAH, KALED

ABDALAH.

Eh bien !

KALED.

Personne ne s'est encore montré. Je commence à croire qu'on vous aura trompé.

ABDALAH.

Non, mes renseignements sont certains. Le colonel Rombert se cache là, dans la maison du juif Isaac. Notre traversée, plus rapide que la sienne, parce qu'il a été obligé d'éviter les croisières anglaises, nous a conduits à Constantinople quinze jours avant lui. Mais il est ici. Hier il a fait parvenir au sultan le signe de reconnaissance convenu entre lui et Bonaparte. Je n'ai pu l'empêcher. C'est pour cela que dès aujourd'hui je veux en finir, car si le sultan voit la lettre de Bonaparte...

KALED.

Et comment s'y opposer?

ABDALAH.

D'abord, un émissaire de moi peut se présenter au nom du sultan, tromper Rombert, et lui demander cette lettre.

KALED.

Oui.

ABDALAH.

Ensuite, ce juif qui lui donne asile n'est pas sans doute incorruptible, et pour de l'or ou par la peur...

KALED.

Ce serait le moyen le plus sûr; mais s'il échoue encore?

ABDALAH.

J'en ai un dernier tout prêt et qui ne peut manquer de réussir. Ah! colonel Rombert, tu as ose te charger de venir demander à Sélim la tête du comte de Césanne et la delivrance des prisonniers français. L'exemple de Beauchamp, qui expie maintenant dans les fers sa folle mission, ne t'a point arrêté!... Eh! bien, tremble, car Abdalah saura t'empêcher d'arriver jusqu'à Sélim. Maintenant, Kaled, laisse-moi voir seul le juif Isaac.

KALED.

Vous laisser seul...

ABDALAH.

Qu'ai-je à craindre?... Ou le juif me connaît, et alors il s'inclinera devant la puissance de l'aga du château impérial des Sept Tours, ou bien il ne me connait pas, et je ne suis qu'un étranger qui vient lui proposer un pacte où il a tout à gagner. Laisse-moi seul avec lui, va rejoindre nos gens, et attends-moi, car si je ne réussis pas, nous aurons de nouvelles mesures à prendre. (*Kaled sort.*)

SCÈNE III.

ABDALAH, *puis* ISAAC.

ABDALAH, *frappant à la porte.*

Holà, juif!...

ISAAC, *sortant.*

Qui m'appelle!...

ABDALAH.

Moi.

ISAAC, *à part.*

Cette voix!...

ABDALAH.

Approche...

ISAAC.

En croirai-je mes yeux? Le puissant Abdalah chez moi!

ABDALAH.

Tu me connais?

ISAAC.

Et qui ne connait l'aga des Sept Tours?

ABDALAH.

Où gémissent tant de prisonniers dont la vie dépend de mon bon plaisir, des prisonniers de toutes les nations, des Musulmans, des Grecs, des Français, des juifs... car j'en ai aussi sous ma garde.

ISAAC.

Je le sais.

ABDALAH.

Eh bien! puisque tu sais qui je suis, songe à ce qui t'attend, si jamais tu étais assez fou pour révéler ce qui va se passer entre nous...

ISAAC.

Je vous écoute.

ABDALAH.

Au mépris de nos lois, tu n'as pas craint d'accueillir et de cacher dans ta maison un Français secrètement débarqué à Constantinople.

ISAAC.

Moi?...

ABDALAH.

Ne m'interromps pas. Tu entretiens outre cela de coupables relations avec l'armée française en Egypte

ISAAC.

Moi!... je vous assure...

ABDALAH.

Je t'ai déjà dit de ne pas m'interrompre. Tu vois que je sais tout, et tu en as fait assez pour te perdre; mais mort, tu ne peux me rendre aucun service, tandis que vivant, tu peux m'être utile, et si ce n'est pas assez de te payer de ma protection, prends cette bourse...

ISAAC *mettant la bourse dans sa poche.*

Pourquoi faire?

ABDALAH.

Il faut qu'avant demain le colonel Rombert ait cessé d'exister...

ISAAC.

Le colonel Rombert?...

ABDALAH.

Depuis trois jours il est à Constantinople, il se cache chez toi...

ISAAC, *avec assurance.*

Chez moi... Je suis prêt à vous ouvrir les portes.

ABDALAH, *à part.*

Cette assurance!... Le colonel ne serait-il plus ici... (*Haut, avec colère.*) Alors, tu vas me dire...

ISAAC.

Je vous ai dit ce que je savais.

ABDALAH.

Cependant, si tu ne parles... si tu ne déclares où est l'homme que je cherche...

ISAAC.

Je l'ignore...

ABDALAH.

Tiens, juif, tout impitoyable qu'on me fait, je suis plus disposé à la clémence qu'à la rigueur. Tu connais le secret de Rombert, j'en suis certain... La mort si tu ne me le livres... Dans le cas contraire, de l'or, beaucoup d'or...

ISAAC, *à part.*

Ayons l'air de céder...

ABDALAH.

Eh bien?

ISAAC.

Eh bien, sublime aga, je vois qu'on ne peut rien vous cacher, et je vais vous satisfaire...

ABDALAH.

A la bonne heure, parle.

ISAAC.

Le colonel est en effet venu ici; mais il a quitté, cette nuit, ma maison pour aller chercher ailleurs un asile plus sûr.

ABDALAH.

Où?

ISAAC.

Je l'ignore... Tout ce que je sais, c'est qu'un de mes serviteurs l'a conduit, sur son ordre, à la place des Janissaires.

ABDALAH.

A la place des Janissaires, si près du château des Sept Tours. Ce que tu me dis est bien la vérité?

ISAAC.

Je le jure sur ce que j'ai de plus sacré.

ABDALAH (*à part*).

Alors, je n'en crois pas un mot, et je vais prendre mes mesures. (*Haut.*) C'est bien, juif, voici ton or...

ISAAC.

Merci, sublime aga..

ABDALAH, (*à part*).

Bonaparte doit le payer bien cher, pour qu'il ose me tromper ainsi. (*Haut.*) Adieu, juif, je te remercie du service que tu me rends. Si jamais tu viens aux Sept Tours, tu peux réclamer ma protection, elle t'est acquise.

ISAAC.

Je désire que ce soit le plus tard possible, et soyez bien convaincu...

ABDALAH.

Adieu!

SCÈNE IV.

ISAAC, *seul.*

Grâce au Très-Haut, il est parti, et le colonel échappe encore cette fois à sa recherche. Oh! que j'ai bien fait cette nuit de le conduire à la maison de mon frère. Ils le chercheront où il n'est pas, et pendant ce temps, la réponse qu'il attend du Grand Seigneur n'arrivera peut être, et je la lui ferai tenir. (*Ici on entend des voix confuses au dehors.*) Quel est ce bruit? Oh! c'est Nérenta, la folle des Sept Tours... Les voisins la repoussent... Que font-ils donc, les malheureux? oublient-ils que la folie est un objet de culte chez les musulmans, et qu'il n'en faudrait pas davantage pour que, dans son délire, le peuple mît le feu à ma maison... Passage... passage à Nérenta... la voici qui vient...

SCÈNE V.

NÉRENTA, ISAAC.

NÉRENTA *se retournant vers le peuple, et d'une voix grave*

Je suis la folle des Sept Tours.

ISAAC.

Oui, elle dit constamment ce mot magique devant lequel tout cède. Que de souffrances sur ses traits!... La main de Dieu s'est cruellement appesantie sur elle.

NÉRENTA *parcourant le théâtre en tout sens.*

Je ne le vois pas... je ne le vois pas.

ISAAC.

Voilà bientôt quinze ans qu'elle a paru, errante dans les rues de la ville, fuyant les mosquées, s'approchant des prisons, des bagnes, de tous les endroits où l'on souffre, où l'on pleure; elle a fixé sa demeure au château des Sept Tours, où pour elle toute surveillance a fini par disparaître. Elle y entre, elle en sort selon son caprice... C'est par elle que je suis parvenu à établir une correspondance avec les prisonniers français pour leur faire savoir ce qui les intéresse... Mais que veut-elle? Que cherche-t-elle ainsi? Qu'as-tu? Que veux-tu, Nérenta?

NÉRENTA.

J'ai froid, j'ai faim. (*Elle va s'asseoir. Isaac entre dans la maison et lui apporte un plat de riz.*)

ISAAC, *lui donnant un plat de riz.*

Tiens.

NÉRENTA.

Ah! (*Elle s'accroupit et mange.*)

ISAAC.

Et maintenant, donne-moi ta besace... voici des provisions pour toute la journée... (*Bas.*) Glissons-y ce papier, c'est un avis aux prisonniers français. Les gens de l'aga doivent être éloignés. Occupons-nous de faire savoir au colonel ce qui se passe, afin

qu'il redouble de précaution et de prudence. Et pendant que cette femme est encore là... (*Il fait quelques pas et s'arrête en entendant frapper trois coups.*) Ce signal!... Je ne me trompe pas, c'est celui qui est convenu entre le colonel et moi. (*On frappe de nouveau.*) Encore!... ce ne peut être lui... pourtant... il n'aurait pas ainsi quitté sa retraite en plein jour. Serait-ce un piége, et mon passage secret serait-il découvert?... A tout hasard, voyons. (*Il pousse un ressort, le mur s'ouvre, Rombert paraît.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ROMBERT.

ISAAC.

Vous ici, colonel, quelle imprudence!

ROMBERT.

J'ai été forcé d'y revenir... si vous saviez... mais nous ne sommes pas seuls.

ISAAC.

Oh! ne craignez rien. Vous pouvez parler devant cette femme, elle regarde sans voir, elle entend sans comprendre...

ROMBERT, *s'approchant.*

En effet... la folle des Sept Tours!...

ISAAC.

Vous la connaissez?

ROMBERT.

Elle vient de me sauver la vie.

ISAAC.

Elle!...

ROMBERT.

Oui, elle...

ISAAC.

Parlez.

ROMBERT.

J'étais chez votre frère... De l'asile qu'il m'avait ménagé je pouvais tout voir au dehors sans être vu. Tout à coup un homme passe... Je regarde, et je crois reconnaître... un Français, un soldat, un camarade de l'armée d'Égypte, qui, s'il était ici... Oh! non, ce serait trop de malheur, car elle y serait aussi, elle!... Mais vous ne sauriez me comprendre... Quoi qu'il en soit, à cette vue, ma raison se trouble et je m'élance comme un fou... A peine avais-je fait quelques pas, que de tous côtés une nuée de peuple se presse sur mon passage, coupe ma route... Impossible d'avancer; et ces mots... « Mort aux Français, » retentissent à mes oreilles, tandis que mille poignards se lèvent sur ma poitrine.

ISAAC.

Grand Dieu!...

ROMBERT.

J'étais reconnu, mais j'avançais toujours, les contenant tous du regard. J'allais sans doute succomber quand un cri se fait entendre : « Arrêtez... je suis la folle des Sept Tours. »

NÉRENTA.

Oui... oui, la folle des Sept Tours!

ROMBERT.

Je me retourne et vois cette femme, qui étendant les bras fait reculer devant elle la foule émue et respectueuse. Puis, me prenant par la main, elle me fraye rapidement un passage; tout s'écarte, je poursuis ma course sans détourner la tête, et c'est ainsi que je suis arrivé chez vous, où du moins je suis en sûreté.

ISAAC.

Peut-être!... L'aga des Sept Tours est venu.

ROMBERT.

L'aga des Sept Tours!...

ISAAC.

Il sait votre arrivée... Il vous cherche... C'est lui sans doute que le divan a chargé de vous faire disparaître, lui qui, tenant sous sa garde les prisonniers français, a intérêt à ce qu'ils ne sortent pas de ses mains.

ROMBERT.

Et qu'avez-vous fait?...

ISAAC.

J'ai su détourner ses soupçons; mais s'il revenait...

NÉRENTA.

Il reviendra...

ROMBERT.

Que dit la folle?

NÉRENTA.

Il reviendra...

ISAAC.

Que ce soit hasard ou avis du ciel, colonel, ne négligez pas cette prédiction de la folle.

ROMBERT.

Et le sultan qui n'envoie pas sa réponse!

ISAAC.

Le sultan l'enverra, soyez-en sûr... Il répondra au message du général Bonaparte. Mais en attendant, il faut...

ROMBERT.

Fuir encore... me cacher, n'est-ce pas?... Oh! je n'en ai plus le courage ni la patience.

ISAAC.

Oh! calmez-vous... calmez-vous, colonel, et songez qu'il ne s'agit pas ici d'affronter la mort sur un champ de bataille, mais de conserver votre existence, à laquelle est attachée celle de tous vos frères prisonniers. C'est votre mission, vous devez la remplir. Au nom de la France, colonel, en attendant la réponse de Sélim, retournez, retournez chez mon frère.

ROMBERT.

Oui, vous avez raison, il le faut. Ah! comment jamais reconnaître...

ISAAC.

Colonel, j'aime depuis longtemps le général Bonaparte; j'aime la France... parce qu'elle est une terre de tolérance et de liberté, une patrie pour mes frères persécutés partout ailleurs. La France!... j'ai juré de lui consacrer, dans ce pays, tout ce que j'ai d'influence, d'or et de dévouement, et Dieu aidant, j'accomplirai mon serment. (*Il se dirige vers la porte secrète.*)

NÉRENTA.

Dieu!... Dieu protége la France.

ISAAC.

Partons, colonel.

ROMBERT.

Un instant, avant de m'exposer de nouveau à être pris, à perdre la vie peut-être... Oh! vous le savez bien, ce n'est pas ce danger que je redoute, mais cette lettre du général Bonaparte pour le sultan, je la porte sur moi... Tout à l'heure je frémissais quand cette foule rugissante m'entourait... Si on m'avait pris, tué, cette lettre qui contient la liberté de mes frères...

ISAAC.

Vous avez raison, colonel, il faut la mettre en sûreté... Là dans le souterrain au dessous de la chambre que vous occupez, est une secrète armoire de fer que je vous ai montrée... en voici la clef; allez y cacher cette lettre et revenez, nous partirons à l'instant.

ROMBERT.

J'y cours. Ah! merci, merci, Isaac. (*Il entre dans la maison.*)

ISAAC.

Moi je vais veiller sur lui.

NÉRENTA

Et moi aussi.

ISAAC, *se retournant.*

Que dis-tu cette fois?

NÉRENTA.

Je suis la folle... la folle des Sept Tours. (*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

ISAAC, *puis* L'ÉTRANGER.

ISAAC.

D'ici je pourrai voir si quelqu'un arrive, et si l'aga n'a pas renoncé à ses projets, je saurai les déjouer tous.

L'ÉTRANGER, *arrivant par le passage secret resté ouvert.*

Juif?

ISAAC, *se retournant.*

Quelqu'un?... Qui êtes-vous?... que voulez-vous?... qui vous a permis d'entrer ainsi?...

L'ÉTRANGER.

J'ai trouvé la porte ouverte.

ISAAC.

Mais cette porte, vous saviez donc...

L'ÉTRANGER.

Qu'elle conduisait ici... puisque c'est ici que je voulais me rendre.

ISAAC.

Et pour quel motif?

L'ÉTRANGER.

Pour voir le Français que tu caches chez toi.

ISAAC, *à part.*

Eh! bien, celui-ci n'y met pas tant de façons. (*Haut.*) Je ne cache personne, et il n'y a pas de Français ici.

L'ÉTRANGER.

Tu ne dis pas la vérité.

ISAAC.

J'ai déjà répondu à l'aga des Sept Tours qui vous envoie...

L'ÉTRANGER.

Ah! l'aga des Sept Tours est venu ici.

ISAAC.

Eh! vous le savez bien; et je lui ai dit et prouvé que le colonel, que j'avais reçu sans le connaître, n'était plus ici dans ce moment.

L'ÉTRANGER.

C'était possible alors, mais il est revenu depuis.

ISAAC.

Non.

L'ÉTRANGER.

Il est revenu, te dis-je, par le passage secret que je viens de franchir.

ISAAC, *à part.*

Quel est cet homme? (*Haut.*) Eh! bien, s'il est revenu, il est reparti sur l'heure, il n'est plus ici.

L'ÉTRANGER.

Tu mens.

ISAAC.

Il n'est plus chez moi, vous di s-je, et je ne sais pourquoi?...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ROMBERT.

ROMBERT.

Me voici, Isaac, partons.

ISAAC.

Ciel!...

ROMBERT.

Quelqu'un!..

L'ÉTRANGER, *à part.*

C'est lui (*Haut.*) Eh! bien, juif, tu me disais que ce Français n'était pas chez toi, le voilà!

ISAAC.

Lui!... Pas du tout... c'est un étranger qui habite depuis longtemps Constantinople, et qui vient de temps en temps faire un commerce avec moi.

L'ÉTRANGER.

Pourquoi alors cet air de trouble et de surprise qui éclate sur vos traits?

ROMBERT.

Vous vous trompez, je n'éprouve ni trouble ni surprise, mais je veux savoir le motif pour lequel vous cherchez à me connaître, et surtout le droit que vous en avez.

L'ÉTRANGER.

Si je n'en avais pas le droit, je ne serais pas ici.

ISAAC, *bas à Rombert.*

Prenez garde, c'est un piége, il vient de la part de l'aga.

L'ÉTRANGER, *à Isaac.*

Laisse-nous.

ISAAC.

Mais...

L'ÉTRANGER.

Laisse-nous, te dis-je.

ISAAC.

J'obéis. (*A part.*) Je ne sais pourquoi le ton cet homme m'impose malgré moi... (*Bas à Rombert.*) C'est égal, de la prudence et songez à l'aga. (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

ROMBERT, L'ÉTRANGER.

L'ÉTRANGER.

Maintenant que nous sommes seuls, écoutez-moi, colonel Rombert.

ROMBERT.

Ce nom?

L'ÉTRANGER.

Est le vôtre. Ne cherchez pas à le nier. Le général Bonaparte vous a chargé d'une mission pour le sultan Sélim. Débarqué à Gallipoli, vous vous êtes rendu secrètement à Constantinople, et vous vous êtes caché ici.

ROMBERT.

Caché!...

L'ÉTRANGER *souriant.*

Vous vous êtes logé ici, chez le juif Isaac, et vous avez fait parvenir au sultan un signe de reconnaissance, d'après lequel Sa Hautesse doit vous accorder une entrevue.

ROMBERT.

Vous êtes mal informé. Je n'ai rien fait parvenir au sultan; je n'ai rien à lui dire.

L'ÉTRANGER.

Oh! nous n'avons pas de temps à perdre... et je vous ordonne de vous rendre ce soir, à minuit, à Andrinople.

ROMBERT.

Et qui donc êtes-vous pour oser me donner un ordre d'un ton aussi hautain! Je suis ici sous la sauvegarde du sultan Sélim qui doit protection à tous, et si j'avais à obéir à quelqu'un, je n'obéirais qu'au Grand Seigneur lui-même.

L'ÉTRANGER.

Obéissez donc, car c'est lui qui m'envoie. (*Il lui présente un anneau.*)

ROMBERT.

Que vois-je? L'anneau de Bonaparte que j'ai envoyé à Sa Hautesse! .. Vous seriez...

L'ÉTRANGER, *voyant entrer Isaac.*

Silence! Nous ne sommes plus seuls.

SCÈNE X.

LES MÊMES, ISAAC.

ISAAC.

La foule se précipite de ce côté... écoutez... écoutez ces cris...

L'ÉTRANGER.

Ces cris n'ont rien qui doive vous effrayer. Si vous courez quelque danger, envoyez un homme sur le passage du sultan, que cet homme élève une baïonne au-dessus de sa tête, comme c'est l'usage. Selim l'appellera près de lui, et quel que soit le péril qui vous menace, je vous jure par le coran qu'il le détournera de vous. Adieu.

ISAAC.

Je vais suivre cet homme, je saurai qui il est. (*Ils sortent par le passage secret qu'Isaac referme.*)

SCÈNE XI.

ROMBERT, *seul.*

Cet homme est bien l'envoyé du sultan Selim: enfin je vais donc voir le sultan, lui parler, délivrer mes frères. Mais on approche... Soyons sur nos gardes... (*Il se glisse à l'écart.*)

SCÈNE XII.

PASCAL, *en habit d'esclave musulman.*

(*Il entre bras dessus bras dessous avec un muet qu'il traîne après lui*).

Allons, mauricaud.

ROMBERT.

Cette voix...

PASCAL.

J'ai cru que je n'arriverais jamais avec ce clampin-là. Ah! dame! ce n'est pas étonnant: un muet du sérail, ça ne marche pas comme un vieux de la 32e. Pas vrai, petit?... Tu ne réponds pas. (*Il lui allonge un coup de pied.*) Ah! pardon, j'oubliais... j'oublie toujours, qu'il n'est pas de sa faute, mon gaillard, mais c'est égal, il faut qu'ils soient joliment cornichons dans ton pays pour arranger les hommes comme cela... les uns sont muets... les autres... Ah! Dieu, c'est bien triste!

ROMBERT, *à part.*

Plus je le regarde... oui... je ne me trompe pas! c'est lui! c'est bien lui!

PASCAL.

Ah çà, voyons, si j'en crois ce mystérieux billet, c'est ici que je dois retrouver mon colonel.

ROMBERT.

Pascal!

PASCAL, *l'étreignant avec force.*

Mon colonel!... c'est fichtre vrai!...

ROMBERT.

Toi ici... toi...

PASCAL.

Oui, moi, qui voudrais bien être ailleurs...

ROMBERT.

Mais alors qu'est devenue Méléda, que j'avais confiée à tes soins en quittant l'Égypte.

PASCAL.

Ah! ça, c'est toute une histoire.

ROMBERT.

Oh! parle! parle! je brûle et je tremble tout à la fois de t'entendre.

PASCAL.

Je vous l'avais bien dit que ce coquin de Schaalla était un espion, mais vous n'avez pas voulu me croire... et...

ROMBERT.

Quoi!... c'est lui...

PASCAL.

En deux mots: voici la chose. Le jour même de votre départ de Rosette, au moment où nous allions filer à notre tour, vos amours et moi: crac, voilà des chenapans de Turcs commandés par ce gredin de Schaalla, qui nous empoignent, nous jettent sur un navire, et vogue la galère...

ROMBERT.

Est-il possible?

PASCAL.

Vous sentez bien, mon colonel, qu'il n'y a pas eu moyen de résister ni de se faire tuer... sans ça

ROMBERT.

Après?..

PASCAL.

Après, nous sommes arrivés ici, où ce scélérat de Schaalla, connu sous le nom de baptê... d'Ali... h, a été nommé aga des Sept Tours, dans l'enceinte desquelles il m'a confiné après m'avoir affublé, comme vous voyez... c'est gentil, hein! un sergent de la 32e... un vainqueur de la Bastille.

ROMBERT.

Et Méléda, Méléda, malheureux?

PASCAL.

Egalement aux Sept Tours. Ah! mais ne craignez rien. Je ne sais pas quels sont sur elle les projets du bourgeois de l'endroit, mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il l'a fait placer dans un appartement à part, où elle est respectée, honorée, entièrement libre de ses volontés... Ah! si on avait voulu aussi me mettre en chambre...

ROMBERT.

Méléda aux Sept Tours, Méléda au pouvoir de l'homme qui commande... Oh! ma sœur!... ma sœur!...

PASCAL.

Mais écoutez donc encore. Ce matin en ratissant le jardin... car il faut vous dire qu'ils ont fait de moi ni plus ni moins qu'un nègre au service du geôlier en chef des prisons. Ils me font passer mon temps à arroser les fleurs et à tourner la broche. Ils m'ont mis entre la rose et l'haricot de mouton, les gueusards... Bref, ce matin, sous un busquet de jasmin, j'ai trouvé un billet écrit en français.

ROMBERT.

Par qui?

PASCAL.

Je l'ignore, mais je soupçonne que ce doit être un des prisonniers français claquemurés dans la prison.

ROMBERT.

Et ce billet, que dit-il?

PASCAL.

Lisez vous-même, le voici.

ROMBERT.

Oh! donne... donne... (*lisant*). « Le colonel Rombert est à Constantinople, chez le juif Isaac; tâche de parvenir jusqu'à lui, qu'il apprenne qu'un ami secret l'attend aux Sept Tours et que, s'il peut adroitement y pénétrer, Méléda est sauvée. »

PASCAL.

Ce billet lu, le feu avait pris aux poudres, je n'y tenais plus, mille tonnerres! vous si près de moi, mon colonel, et ne pas vous revoir; mais comment m'y prendre? Au risque d'être trahi et régalé d'une bastonnade, ma foi, je n'hésite pas de m'adresser au Bédouin que vous voyez. Avance à l'ordre conscrit, et salue mon colonel. (*Le muet s'incline.*) Oh! il n'y a pas de risque qu'il nous trahisse; il est muet; c'est mon camarade, quoique nous ne soyons pas de la même partie. Lui, il assiste aux exécutions, et veille sur les fémurs. Heureusement, ils n'ont pas encore eu l'idée de me donner cet emploi-là. Je me le suis attaché dès les premiers jours, attendu que je lui ai promis que si nous venions à nous échapper ensemble et à gagner la France, je le comblerais de mes bienfaits en le faisant voir par curiosité; il accepte, et consent à se mettre entièrement à notre disposition. Bref, mon colonel, nous ne sommes sortis que deux de là-bas, et si vous voulez, nous y rentrerons trois.

ROMBERT, *avec transport.*

Il se pourrait!

PASCAL.

Parbleu!... demandez-lui plutôt... Allons, sapajou, parle donc au colonel... dis-lui... tu ne veux pas. (*Il lui donne un coup de pied.*) Ah! que je suis bête, j'oublie toujours qu'il est muet... Enfin, une fois dans les Sept Tours, nul doute que celui qui a écrit le billet ne se dévoile et ne nous apprenne ce qui nous reste à faire, et alors, sacrebleu, quand il faudrait passer à travers les murs...

ROMBERT.

La voir!... la sauver! ah! partons... partons...

PASCAL.

Un instant... l'essentiel c'est le déguisement, car vous pensez bien que dans le costume que vous portez... (*Au muet.*) Avance ici, toi, où est le bournous?... (*Le muet le lui présente.*) Enfilez-moi cela, mon colonel, c'est embêtant, mais c'est nécessaire...

ROMBERT.

Oui, la soustraire à sa captivité, ou mourir avec elle... (*S'arrêtant.*) Mourir, mais en ai-je bien le droit, ma vie n'appartient-elle pas avant tout à mes frères dont je dois briser les chaînes. Ne suis-je pas l'envoyé de Bonaparte? Ma voix doit-elle s'éteindre avant de s'être fait entendre au sultan Sélim, qui m'attend ce soir... Et Méléda, Méléda... dois-je donc l'abandonner?.. Horribles combats... Non! Je serai maître de moi, je le dois, je le veux. Je ne déserterai pas plus ma mission, que je n'aurais déserté mon poste sur le champ de bataille.

PASCAL.

Mais écoutez-moi, colonel.

ROMBERT.

Non, ne me tente pas, ne me tente pas... Va-t'en, Pascal, retourne aux Sept Tours, tu veilleras sur Méléda, s'il est possible, jusqu'à ce que Dieu ait décidé de son sort. Quant à moi, ma place est ici. Je reste, et périsse mon amour plutôt que mon honneur.

PASCAL.

Qu'est-ce que vous dites donc, mon colonel, mais votre poste est auprès de la Marmite, auprès des prisonniers français qui vous appellent. Méléda est Française aussi, elle est prisonnière. Elle vous attend pour la délivrer, et vous ne voulez pas... Venez, venez, mon colonel; elle pleure et vos frères aussi, vous les consolerez, vous leur rendrez l'espérance, c'est toujours ça. Marchons.

ROMBERT.

Laisse-moi. (*Il va pour sortir; grand tumulte au dehors, voix confuses : A mort les Français, à mort!*) Qu'est-ce que cela?

PASCAL.

Encore cette canaille qui fait des siennes. Ah! si j'étais seulement ici avec ma compagnie, comme je vous aurais bien vite balayé tout cela... (*Les voix se rapprochent : A mort, à mort!*)

ROMBERT.

Ils s'approchent, ils viennent de ce côté.

PASCAL.

Nul doute que ce ne soit vous qu'ils veulent, les gredins, et nous ne sommes pas en force, croyez-moi, mon colonel, battons en retraite, avec le bournous, pas de risque qu'ils vous reconnaissent.

ROMBERT.

Par là, c'est impossible. (*Allant au passage secret.*) Par ici... ce secret qu'Isaac connaît seul.

PASCAL.

Cherchons-le!... (*ils essayent*).

ROMBERT.

Rien... rien... impossible...

PASCAL.

Ils approchent, ils franchissent les portes, il n'est plus temps!.. les voilà!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, NERENTA.

NÉRENTA, *paraissant.*

Non. La folle a fermé les trois portes.

PASCAL.

La folle!

ISAAC, *ouvrant le passage.*

Et moi, à qui elle donne le temps de vous sauver.

ROMBERT.

Isaac!

ISAAC.

J'ai tout vu, en suivant cet inconnu dont j'ai perdu les traces... mais ces deux hommes?...

ROMBERT.

Ne craignez rien, deux amis qui voulaient me sauver.

ISAAC.

Qu'ils le fassent donc, car chez mon frère même, vous ne seriez plus en sûreté.

PASCAL.

Partons donc, mon colonel.

ROMBERT.

Je n'y résiste plus... oui, viens, partons; mais vous, vous, Isaac.

ISAAC.

Menacé sans cesse dans cette ville maudite, j'ai depuis longtemps pris mes mesures.

ROMBERT.

Dieu soit loué... Mais la lettre de Bonaparte...

ISAAC.

Chaque soir à l'entrée de la nuit sur le parvis de la grande mosquée, dès que vous la voudrez, je serai prêt à vous la remettre; mais partons, partons!

ROMBERT.

Je la confie à votre courage et à votre fidélité. (*Ils sortent par le passage secret.*)

SCÈNE XIV.

NÉRENTA, *seule, puis* KALED, *peuple. On brise les portes et on pénètre de tous côtés. Nérenta reste immobile sur un banc devant la maison.*

TOUS.

Mort aux Français!

KALED.

Oui, qu'il meure, et avec lui ce misérable juif qui a osé lui donner asile. Que l'on fouille cette maison. (*La populace se répand de tous les côtés, et entre dans la maison, les uns sont armés de poignards et les autres de torches.*)

KALED, *à lui même.*

Le maître sera content.

LA FOULE, *rentrant.*

Personne! personne!...

KALED.

Personne, il nous échapperait! mais non, cette maison a sans doute quelque retraite cachée, inaccessible. Eh bien, s'ils échappent au fer, ils n'échapperont pas à la flamme. Amis, le feu à cette maison.

LA FOULE.

Oui, oui, le feu... le feu!... (*Tous se précipitent en désordre, la torche à la main.*)

NÉRENTA.

Brûlez, brûlez la maison... L'armoire est en fer.

KALED.

Que dis-tu?

NÉRENTA.

Je suis la folle, la folle des Sept Tours. (Incendie.— Tableau.)

ACTE II.

Le théâtre représente le jardin du château des Sept Tours, où sont les prisonniers français. Au fond, un rempart praticable donnant sur la mer. Au milieu du théâtre est un monticule de gazon sur lequel on lit l'inscription suivante, grossièrement écrite : A LA MÉMOIRE DES PRISONNIERS FRANÇAIS MORTS DANS LES FERS OTTOMANS.

SCÈNE I.

MATHIEU, BOURIER, *prisonniers.* (*Au lever du rideau, tous sont à genoux autour du monticule.*)

MATHIEU.

Je place cette inscription sur ce grossier monument, œuvre de nos mains, élevé à la mémoire de nos frères morts dans les fers de la Turquie. Puissent ces traces de nos souffrances rester éternellement ineffaçables pour rappeler au monde la barbarie du peuple ottoman ; à nos frères, l'exemple de notre amour pour la patrie ; à la France, le soin de notre vengeance.

TOUS.

Oui, vengeance !

MATHIEU.

L'horrible séjour que celui des Sept Tours ! Partout des instruments de supplices ! Sous cette tour de marbre, est creusé le cachot de sang, redoutable aux sultans eux-mêmes. Ici, sont plantés dans le mur des crocs en fer qui déchirent le corps des malheureux qu'on précipite du haut de la plate-forme. Sur cette élévation est l'échafaud toujours dressé avec des bourreaux prêts à frapper ; de ces rochers, on précipite dans la mer les victimes cousues dans un sac... Partout, enfin, où la vue se repose dans cette prison terrible, c'est l'image du supplice et de la mort.

BOURIER.

Quel sort est le nôtre ! depuis deux ans, violant les droits des nations, ces barbares ont fait de nous, prisonniers de guerre, des galériens. Tous les soldats français sont dans les bagnes ; nos ambassadeurs, dans les cachots. Beauchamp meurt à Fanakari, Fleuri à Kerason ; le rang, l'âge, le grade, tout disparaît devant leur haine sauvage, et, dans cette prison même, on compte parmi nous le vénérable Ruffin, qui a consumé sa vie à représenter la France dans ce pays ; les généraux Hutte, Richemond, Beauvais, Lassalette et tant d'autres.

MATHIEU.

C'est assez souffrir. Le moment est venu de tenter un périlleux effort.

BOURIER.

Et comment, faibles et désarmés comme nous le sommes ?...

MATHIEU.

Ce n'est pas par la force, mais par la ruse ; une évasion...

BOURIER.

Une évasion !...

MATHIEU.

Silence... Voici l'heure à laquelle nous nous rendons ordinairement dans le kiosque de la tour de marbre ; suivez-moi, camarades, et là vous saurez... (*Ils vont pour sortir.*)

LE JANISSAIRE *entrant.*

On ne passe pas.

BOURIER.

D'où vient cette nouvelle vexation envers les prisonniers, et pourquoi nous empêche-t-on...

SCÈNE II.

ABDALAH, JANISSAIRES, LES PRÉCÉDENTS.

ABDALAH.

Parce que je ne le veux pas...

MATHIEU.

Mais vous ne pouvez avoir cette volonté sans injustice. Nous avons acheté de l'ancien aga le droit de passer quelques heures dans le pavillon. Nous avons fait réparer ce kiosque avec le peu d'argent qui nous restait, afin de pouvoir respirer deux fois par semaine un air moins impur que celui qui s'exhale entre ces murailles.

ABDALAH.

Silence, Français ! Faut-il t'apprendre que quand Abdalah a prononcé, sa parole est immuable ? Le vénérable aga qui m'a précédé s'était laissé séduire par vos paroles perfides : il était faible ; je veux être sévère comme l'on doit l'être envers des chiens tels que vous...

BOURIER.

Infamie !

TOUS.

Infamie !...

ABDALAH.

Le premier d'entre vous qui parle, je l'envoie au bagne de Constantinople avec les galériens.

MATHIEU.

Vous serez responsable aux yeux de l'Europe et du monde des tortures que vous nous faites souffrir ; et, prenez garde, le jour des représailles arrivera ; l'armée d'Égypte entendra nos cris, et, inondant ce rivage, elle nous délivrera et rasera cet affreux donjon.

ABDALAH.

L'armée d'Égypte !... Je veux bien, par pitié et dans votre intérêt, vous éclairer d'un mot et vous révéler votre impuissance. L'armée d'Égypte est vaincue, anéantie, et votre général Bonaparte est en fuite et sans doute pris, à l'heure qu'il est, par les croisières anglaises.

BOURIER.

Il se pourrait ?...

ABDALAH.

Écoutez ce bruit lointain ; c'est celui de la fête que célèbre Constantinople en l'honneur de la victoire remportée sur les Français. (*On entend au dehors une musique de fête et les cris incessants de mort aux Français !*) Écoutez ces cris, ce sont des cris de mort que pousse le peuple contre les prisonniers des Sept Tours !

BOURIER.

Tout est fini pour nous, nous périrons dans cet enfer.

SCÈNE III.

KALED, LES PRÉCÉDENTS.

ABDALAH, *bas à Kaled.*

Eh bien ?..

KALED, *de même.*

Nous avons encore manqué le colonel, mais nous avons envahi la maison et nous y avons mis le feu.

ABDALAH, *de même.*

Bien... tout réussira... Il faut maintenant que j'entretienne la Maronite. Fais-la conduire dans le kiosque où j'irai bientôt la rejoindre. (*Abdalah sort à gauche et Kaled à droite.*)

SCÈNE IV.

BOURIER, MATHIEU, PRISONNIERS.

BOURIER.

Ainsi, Bonaparte nous abandonne.

MATHIEU.

J'espère encore, moi. Ce n'est pas la première victoire mensongère que le divan annonce au peuple pour l'exalter contre les Français ; et jusqu'à ce qu'une preuve irrécusable... Nérenta est sortie ce matin du château... comme de coutume, elle sera allée trouver le juif qui nous protège et nous fait tenir les nouvelles... Si elle revenait, peut-être apprendrions-nous quelque chose.

BOURIER.

Pouvez-vous vous en fier à une folle ? et ce qu'elle dira...

MATHIEU.

Mais cette folle nous a été si utile jusqu'ici... pour nous, elle semble comprendre... d'ailleurs, le juif la guette en dehors, lui remet ce qu'il veut nous faire parvenir, et vous savez que, grâce au respect dont on entoure ces êtres privés de raison, elle peut circuler librement ici et tout faire... Déjà deux avis très-utiles nous sont parvenus par elle... et si ce matin... (*Nérenta paraît en traversant le rempart et descend en scène.*) La voilà !..

SCÈNE V.

NÉRENTA, LES PRÉCÉDENTS.

MATHIEU.

Nérenta... le juif !... le juif !.. vous ne l'avez pas vu ?..

NÉRENTA.

Le juif !.. le juif !.. oui, je l'ai vu.

MATHIEU.

Que vous a-t-il donné ?

NÉRENTA.

Du riz...

MATHIEU.

Et après ?..

NÉRENTA.

Après... après... Chut ! (*Elle regarde autour d'elle.*) Des provisions... voyez... (*Elle jette sa besace. Mathieu et les autres la prennent et fouillent.*)

BOURIER, *qui vient d'apercevoir Kaled entrant au fond.*

Prenez garde !

KALED, *entrant.*

Arrière, chrétiens, retournez-vous et que nul de vous ne regarde sous peine de mort ; une femme turque va traverser le jardin. (*Les prisonniers se retournent, les janissaires les couchent en joue. Méléda, voilée, traverse précédée de deux janissaires et suivie de deux muets.*) Conduisez la Maronite au kiosque.

NÉRENTA, *après avoir regardé passer Méléda.*

La folle aussi au kiosque... (*Un janissaire lui barre le chemin.*) La folle, place à la folle. (*Elle sort, les janissaires se retirent.*)

MATHIEU *et les prisonniers se réunissant de nouveau, et fouillant la besace.*

Un billet !.. (*Il lit.*) Oui, le juif sera là à l'heure convenue... Ah ! si nous pouvions pénétrer au kiosque...

BOURIER.

A quoi cela nous servirait-il? Vous le voyez, du sein de sa tente, Bonaparte n'a pas eu un souvenir pour ses compagnons d'armes qui expirent dans les fers des barbares; à la tête de son armée, il n'a pas songé une seule fois à opérer l'échange des prisonniers qu'on fait gémir dans les bagnes! Oh! c'est infâme, et le général Bonaparte est indigne de commander à des Français!

SCÈNE VI.

PASCAL, LES PRÉCÉDENTS.

PASCAL.

Qui qui se permet d'apostropher ainsi le Petit Caporal?

TOUS.

Quel est cet homme?..

PASCAL.

Qui qui ose dire que le général Bonaparte?...

BOURIER.

Moi, qui l'accuse d'avoir déserté le poste de l'honneur, en laissant derrière lui une armée entourée d'ennemis, des prisonniers qu'il a voués à une mort certaine. (*Rombert entre pendant les dernières paroles de Bourier, il est précédé du muet.*)

PASCAL.

C'est pas pour vous offenser, mon officier, mais vous me permettrez de vous dire, avec tout le respect possible, que vous en avez menti.

BOURIER.

Quoi! tu oserais...

PASCAL.

Oh! oui, j'ose défendre le Petit Caporal; à preuve que voici le colonel Rombert, en personne naturelle, qui vient tout exprès dans ce pays de mamamouchis pour vous délivrer de sa part.

TOUS.

Le colonel Rombert!

SCÈNE VII.

ROMBERT, LE MUET, LES PRÉCÉDENTS.

ROMBERT.

Moi-même, moi, qui viens au nom de la France et du général Bonaparte, réclamer votre échange auprès du sultan Sélim.

BOURIER.

Il se pourrait!

ROMBERT.

Eh quoi! vous avez pu douter de votre général? Bonaparte vous abandonner, Bonaparte fuir devant l'ennemi! on peut le publier à Constantinople, mais partout où il y a des Français, même dans les fers, ils ne doivent pas y croire. Le général Bonaparte a quitté l'Égypte le même jour que moi... il allait en France où le salut de la patrie le réclame... et il m'envoyait en Turquie pour délivrer les prisonniers et demander la punition d'un transfuge et d'un traître.

TOUS.

Vive Bonaparte!

PASCAL.

Allons donc!

ROMBERT.

Oh! silence, silence; je me suis introduit ici par surprise et par ruse. Ma mission auprès du sultan est sérieuse, mais elle est secrète, et si le divan venait à découvrir ma présence...

MATHIEU.

Et pourquoi alors vous exposer en venant jusqu'ici?

ROMBERT.

Mais l'un de vous doit le savoir, et ce billet qu'il m'a écrit...

TOUS.

Ce billet!..

MATHIEU, *prenant le billet des mains de Rombert.*

Voyons. Ce n'est l'écriture d'aucun de nous.

ROMBERT.

Quoi! personne... personne de vous...

MATHIEU.

Personne!.. à moins que ce ne soit un de ceux qu'on a séparés de nous.

ROMBERT.

Et où sont-ils?

MATHIEU.

Nous l'ignorons.

ROMBERT.

Oh! mais il se fera connaître, celui qui a votre nom et a celui d'une femme violemment enlevée d'Égypte..

MATHIEU.

Une Maronite!..

ROMBERT.

Oui; l'auriez-vous vue... sauriez-vous?..

MATHIEU.

Elle vient de passer à l'instant devant nous, se rendant dans le kiosque de la tour de marbre, par ordre d'Abdalah.

ROMBERT.

Oh! il faut que je la voie, que je la rassure, avant de sortir d'ici.

MATHIEU.

Mais ce billet, ce billet... Si c'était un piége pour vous attirer ici... si, retenu prisonnier comme nous...

ROMBERT.

Oh! non, non, c'est impossible!.. d'ailleurs ce muet n'en serait pas complice...

PASCAL.

Je crois bien... S'il vous jouait quelque farce, je l'assommerais sur place... Pas vrai, muet, que je te l'ai promis et qu'un vainqueur de la Bastille n'a que sa parole?.. (*Le muet regarde l'endroit par où ils sont entrés, donne des signes de terreur et fait regarder tout le monde de ce côté.*)

PASCAL.

Qu'est-ce qui te prend donc, mamamouchi?.. (*Le muet indique qu'on vient de fermer la porte par laquelle ils sont entrés.*) On ferme la petite porte par laquelle nous sommes entrés.

ROMBERT.

C'est vrai... (*Le muet indique que l'on place des janissaires à la droite.*)

PASCAL.

On place deux grands diables de janissaires en faction.

ROMBERT.

Serions-nous découverts?

MATHIEU, *qui a regardé.*

Voyez de ce côté aussi, encore des janissaires.

ROMBERT, *saisissant le muet et l'amenant à l'avant-scène.*

Je veux sortir d'ici à l'instant, je le veux. (*Le muet fait signe que cela ne se peut pas.*)

PASCAL.

Et de ce côté-là?.. (*Même signe du muet.*)

ROMBERT.

Mais par où, alors, par où?.. (*Le muet fait signe qu'il n'en sait rien.*) Serais-je vraiment tombé dans un piége?.. m'aurais-tu trahi?..

PASCAL.

Si je le savais, gredin, tu serais bien vite démoli!

ROMBERT.

Et Méléda, Méléda que je ne puis voir et secourir... (*Le muet lui fait signe qu'il le peut.*) Méléda... je pourrais la voir!.. tu peux me conduire auprès d'elle?.. (*Le muet fait signe qu'oui.*)

MATHIEU.

Dans le kiosque de la tour de marbre... où on vient de l'enfermer? (*Le muet fait un nouveau signe.*)

ROMBERT.

Ah! pardon, pardon, camarades, si je pense à elle en ce moment; mais si je dois être enseveli dans ces cachots, si je dois mourir ici, sans pouvoir vous sauver, permettez-moi du moins de la voir, pour lui faire un éternel adieu.

MATHIEU.

Pour la sauver, colonel, pour vous sauver avec elle et nous délivrer tous.

ROMBERT.

Que dites-vous?...

MATHIEU.

Rien n'est perdu si cet homme vous conduit au kiosque; car, dans ce kiosque, est un moyen d'évasion dont vous pouvez profiter dans une heure.

ROMBERT.

Il serait possible!..

MATHIEU.

Oui, colonel, c'est le ciel qui a conduit tout cela! Dans le kiosque, sous le quatrième pavé, en prenant par la droite, est un chemin que j'ai creusé moi-même et qui aboutit à la mer, dont les flots viennent battre la tour. Tous les jours, depuis un mois, une barque de pêcheur, conduite par le domestique d'un juif qui nous protége, vient au pied du kiosque, à l'heure où l'iman, du haut du minaret, appelle les croyants à la prière.. A cette heure, tout travail, toute surveillance cesse dans Constantinople. L'heure va bientôt sonner: rendez-vous au kiosque, entraînez cette femme avec vous, vous êtes libre vous et pourrez voir le sultan.

ROMBERT.

Oh! merci! merci, mes amis... et cette liberté, je vous jure de ne la consacrer désormais qu'à vous rendre la vôtre... A bientôt. (*Il va pour sortir, lorsque Bourier vient.*)

BOURIER.

Un moment... on avance de ce côté... un des gens de l'aga... cachez-vous, colonel... là... derrière le monument élevé à nos frères... il vous protégera de son ombre... (*Rombert se met derrière le monument.*)

KALED, *entrant avec des janissaires.*

Le temps de votre promenade est écoulé; suivez ces hommes

qui vont vous conduire chacun dans un cachot.

MATHIEU.

Obéissons, camarades... et bon espoir... (*Tous les prisonniers et Kaled sortent.*)

SCÈNE VIII.

ROMBERT, PASCAL, LE MUET.

PASCAL.

Ils sont partis... En route...

ROMBERT.

Attends, je vais m'engager sur la foi de ce muet, auquel nous nous sommes trop fiés peut-être, et quelque nouveau piége...

PASCAL.

C'est possible: mais nous leur donnerons au moins du fil à retordre.

ROMBERT.

Ecoute, Pascal, il te faut sortir d'ici, toi... sortir à tout prix.

PASCAL.

Vous laisser seul ?.. Jamais !..

ROMBERT.

Il le faut, je te l'ordonne. Tu iras m'attendre sur le parvis de la grande mosquée, où tu trouveras Isaar. Si à l'heure où le sultan passe pour faire sa prière, tu ne m'as pas vu, tu élèveras une flamme sur ta tête; c'est un signal convenu avec l'envoyé de Selim : le sultan te fera alors approcher et tu lui diras où je suis et le danger que je cours.

PASCAL.

Vous avez raison, mon colonel; c'est le plus sûr... Oh ! allez, je pourrai sortir d'ici, tout cela sera fait.

ROMBERT

On vient; par quelque moyen que ce soit... sors de cette prison !..

PASCAL.

J'en fais mon affaire... Au revoir, mon colonel.

ROMBERT, *prenant deux pistolets et mettant en joue le muet.*

Toi, marche devant moi, et, au moindre signe, au moindre geste suspect, je t'étends à mes pieds! (*Le muet précède Rombert, ils sortent d'un côté. — Pascal s'engage de l'autre.*)

SCÈNE IX.

ABDALAH, JANISSAIRES, QUATRE MUETS.

ABDALAH, *aux janissaires montrant Pascal.*

Suivez cet homme, arrêtez-le et mettez-le dans un cachot. (*Les janissaires marchent après Pascal, qui reparaît au fond du théâtre sur la muraille.*) Bien !.. ils vont l'attendre... (*Pascal se retourne, voit les janissaires, les renverse et prend sa course, et, au moment où il va être atteint, saute dans la mer par-dessus le mur.*)

PASCAL, *sautant.*

Suivez moi, si vous l'osez....

ABDALAH.

Il nous échappe... (*Au muet.*) Muet, par cette porte tu atteindras le rivage avant cet homme; quand tu seras dans un endroit favorable, tue-le d'un coup de poignard, c'est moi qui te l'ordonne, va !.. (*Le muet sort.*) (*S'adressant à un janissaire.*) Toi! en sentinelle ici; aussitôt que tu verras revenir le muet, donne un son de trompe pour m'en avertir. (*A la suite.*) Vous, suivez-moi.

ACTE III.

Le théâtre représente l'intérieur du kiosque. Portes à gauche et à droite, recouvertes par des draperies. Au fond une galerie au delà de laquelle on aperçoit la mer à l'horizon. Au lever du rideau Méléda, triste et pensive, est assise.

SCÈNE I.

MÉLÉDA, *seule.*

Que de souffrance, mon Dieu ! depuis le jour fatal où je fus ravie à l'Égypte, ravie à l'amour de celui que je pleure, et que je ne reverrai sans doute jamais !... Ce jour, il est là, présent à ma pensée. Peut-on si subitement passer du bonheur au désespoir ! J'étais aimée, j'étais heureuse ; une voix que je crois entendre encore venait de porter dans mon cœur l'espérance et la joie. La France était devant moi, et en France une mère, sa mère, à lui, qui devait être aussi la mienne... Tout à coup, de sinistres visages, des cris, du tumulte ; puis quand je revins à moi j'étais au fond d'un navire... l'obscurité, la solitude ! Au-dessus de ma tête le bruit de la manœuvre, autour de moi le fracas des flots venant se briser le long du vaisseau... et je suis enfin tirée de cette prison mobile pour être conduite dans cet horrible donjon... où gémit peut-être encore mon père... Mais je suis prisonnière comme lui... et si Dieu m'a conduite en ces lieux, c'est pour y mourir et non pour le sauver... Si du moins il me restait un appui, si ce gardien fidèle, ce guide sûr, qui m'avait été donné pour me protéger jusqu'en France... Pauvre Pascal ! Mais on vient... (*Allant à droite et prêtant l'oreille.*) Oui, de ce côté... un bruit de pas... le bruit se rapproche, c'est lui... c'est le maître sans doute... où fuir ?... où me cacher ?... ah ! cette draperie !... (*Elle se jette derrière la draperie de gauche; au même instant celle de droite s'ouvre pour livrer passage à Nerenta qui entre avec mystère.*)

SCÈNE II.

NERENTA, MÉLÉDA, *seule.*

NÉRENTA, *elle traverse le théâtre et se dirige vers le fond à droite.*

Enfin m'y voici... à la folle ils ont livré passage. Pauvre cœur ! il bat de joie... bientôt un mois, oui, un mois qu'il est mort, lui !... et depuis plus de repos, plus de sommeil pour la folle... Je n'ai pu reprendre mon trésor caché là... là... dans ce mur... le kiosque était fermé, même pour la folle... Oh ! mais il me fallait y entrer... je serais morte plutôt.

MÉLÉDA, *entr'ouvrant la draperie.*

Quelle est cette femme ?

NÉRENTA, *ouvrant une cachette pratiquée dans le mur et prenant des papiers.*

Pauvre victime ! réjouis-toi ! le moment approche... le Français... l'envoyé de Bonaparte saura tout... c'est à lui, à lui seul que je remettrai mon trésor... et il te vengera... Oh ! oui, il... (*Méléda s'avance vers la folle.*) Du bruit !.. quelqu'un .. Ah ! qui que ce soit, la folle le tuera. (*Elle remet les papiers et oublie de fermer la cachette ; elle marche vers Méléda, levant un poignard, et s'arrête à sa vue.*)

MÉLÉDA, *reculant.*

Ce regard m'épouvante !...

NÉRENTA.

La Maronite !... Oh ! elle ne me trahirait pas, elle !

MÉLÉDA.

Cette femme !... c'est celle qu'on m'a montrée comme la folle des Sept Tours.

NÉRENTA.

Moi !... oui, moi, la folle des Sept Tours... Comme elle est belle !

MÉLÉDA.

Pauvre femme ! que je la plains !...

NÉRENTA.

Je ne sais ce que j'éprouve... plus je la regarde... Ces traits !... son âge... mais non, non, cela ne se peut, mon Dieu !

MÉLÉDA.

Ma présence vous effrayerait-elle ? pauvre femme ! Hélas, je suis ici prisonnière, comme vous sans doute.

NÉRENTA.

Non, non, la folle est libre, mais vous... vous... d'où venez-vous ?... d'où venez-vous ?...

MÉLÉDA.

De l'Égypte.

NÉRENTA.

Vous êtes née en Egypte ?

MÉLÉDA.

Non. Je suis née à Constantinople.

NÉRENTA.

A Constantinople !... ici, dans cette ville ?

MÉLÉDA.

Oui, mais amenée si jeune à Rosette...

NÉRENTA.

Mon Dieu ! ce qu'elle dit là... Oh ! répondez-moi, votre mère...

MÉLÉDA.

Hélas ! je ne l'ai jamais connue...

NÉRENTA.

Jamais ? jamais ?

MÉLÉDA, *la regardant.*

Mon Dieu ! comme elle est émue... moi-même à mon tour je ne puis me défendre... non, cette femme n'est pas... ne peut pas être...

NÉRENTA, *apercevant Kaled qui entre.*

Folle !... oui, moi... la folle... la folle des Sept Tours.

SCÈNE III.

LES MÊMES, KALED.

KALED.

Eh quoi ! malgré l'ordre de l'aga, vous avez osé pénétrer ici, Nerenta ?

NÉRENTA.

La folle... oui, la folle... ici, partout.

KALED.

On ne vous défend pas le séjour des Sept Tours, mais vous ne pouvez rester ici, sortez donc.

NÉRENTA, *à part.*

O mon Dieu!... et la cachette ouverte, et ces papiers?... je ne puis les emporter... si on les découvre... Ah! cette jeune fille...

KALED.

Allons, Nérenta, allons; obéissez aux ordres du maître.

NÉRENTA.

La folle aime la jeune fille... (*Bas à Méléda en se rapprochant d'elle.*) Là... ces papiers cachés... Oh! prenez garde qu'on ne les voie... on tuerait la folle... Prenez-les... gardez-les... je reviendrai par le passage secret...

KALED.

Eh bien?

NÉRENTA

La folle bénit la jeune fille. (*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

MÉLÉDA, *seule.*

C'est étrange!... cette folle, qui devant moi ne l'était plus, qui devant les autres a repris son air égaré et son langage insensé... Oh! mais, ces papiers qu'elle m'a tant recommandés... prenons-les vite pendant que je suis seule. (*Elle va à la cachette, elle prend les papiers et la referme.*) Les voici, la vie de la folle en dépend, m'a-t-elle dit... (*En prononçant ces mots, son regard s'est arrêté sur la suscription du papier qu'elle tient.*) Oh ciel! cette écriture!... ne serait-ce point une illusion?... non, il me semble... on dirait que la main qui traça ces lignes n'est autre que celle qui traça aussi ce précieux billet qui ne me quitte jamais. (*Elle tire vivement de son sein le billet du premier acte, qu'elle approche de l'écrit.*) Oui... oui... Oh! mon Dieu! mon Dieu! que se passe-t-il donc en moi?... (*Lisant.*) « Ceci renferme mon testament et l'histoire de ma captivité aux Sept Tours. Signé : comte de Césanne. » Le comte de Césanne... (*Continuant.*) « De mon cachot, le... » Mais cette date est aussi celle où mon père... Quel étrange vertige s'empare de moi!... mon cœur bat... ma tête brûle... cet écrit que je presse d'une main tremblante... si je l'ouvrais... Oh! non... ce serait mal... et pourtant si c'était... oh! je n'y résiste plus... (*Elle ouvre le paquet et en retire plusieurs papiers.*) (*Lisant.*) « Mon testament... » (*Moment de silence. Continuant avec une émotion toujours croissante.*) « Mes « maux vont finir, j'échappe à mes bourreaux... Dieu m'appelle « et me délivre... Prêt à paraître devant lui, je déclare ici que « telles sont mes dernières volontés : Je lègue à ma femme tout « ce que je puis encore posséder en France; je lui recommande « d'y retourner dès que les communications seront devenues « plus libres; c'est là que doit être élevé l'enfant à qui sa ten« dresse a su ménager une retraite en Égypte, notre fille chérie, « notre Méléda. » (*Avec explosion.*) Mon père!... mon père!... c'est lui le comte de Césanne!... et cette femme, cette folle, quelle est-elle donc?... Oh! mon Dieu!... mes idées se croisent, se heurtent, se pressent... (*Bruit en dehors.*) Quelqu'un encore!... Oh! cachons, cachons bien ce précieux dépôt, car c'est ma destinée, à moi aussi... (*Elle met les papiers dans son sein. Au même instant, le muet qui précède Rombert paraît à l'entrée. A ce bruit, Méléda se retourne.*) Cet esclave, je le reconnais... c'est mon ravisseur qu'il m'annonce!...

SCÈNE V.

ROMBERT, LES PRÉCÉDENTS.

ROMBERT.

Non, c'est ton sauveur!... (*Le muet disparaît.*)

MÉLÉDA.

Rombert!... en croirai-je mes yeux?... vous!... vous ici!...

ROMBERT.

Moi qui ai tout bravé pour arriver jusqu'à vous!

MÉLÉDA.

Rombert!... Oh! mais tout cela n'est qu'un rêve... une illusion... ce n'est pas vous que je vois ici... ce n'est pas vous qui me parlez?...

ROMBERT.

Moi-même... moi que Dieu amène afin de vous sauver...

MÉLÉDA.

Me sauver... et lui? et mon père?... car malgré ce testament je ne puis croire que Dieu l'ait rappelé à lui, sans qu'il ait pu bénir son enfant.

ROMBERT.

Votre père!... un testament!...

MÉLÉDA.

Oui, une cachette... des papiers... une femme... une folle...

ROMBERT.

Calmez-vous, de grâce... ces propos sans suite!... cette agitation que je ne saurais comprendre!...

MÉLÉDA.

Oh! c'est un terrible lieu que celui où nous sommes. Tout ce qui s'y passe m'étonne et m'épouvante.

ROMBERT.

Nous allons le quitter.

MÉLÉDA

Et comment en sortir?

ROMBERT.

Tenez, voyez là bas... cette barque qui se dirige vers nous... bientôt elle sera au pied du kiosque, prête à nous recevoir, et un signal nous avertira...

MÉLÉDA.

Mais comment arriver jusqu'à elle?... toutes les issues ne sont-elles pas soigneusement gardées.

ROMBERT.

Toutes, non... il en est une ignorée de nos ennemis et connue de moi seul.

MÉLÉDA.

Il se pourrait?...

ROMBERT.

Ici, sous la quatrième dalle à droite en partant de la galerie... (*Après avoir cherché.*) Ah! la voici... (*Il ouvre la dalle, qui laisse voir une large ouverture.*)

MÉLÉDA.

Providence!... mais partir... m'éloigner... sans avoir pu déchirer le voile qui couvre la captivité de mon père.

ROMBERT.

Bientôt, Méléda; bientôt, je vous le jure, les cachots des Sept Tours n'auront plus de secrets pour nous; mais le seul moyen de délivrer votre père s'il existe encore, c'est d'en appeler à la justice du sultan, et pour cela, il faut d'abord sortir d'ici.

MÉLÉDA.

Partons!... Qu'attendez-vous?

ROMBERT.

Le signal!

L'IMAN, *en dehors.*

La huitième heure vient de sonner. La voix du prophète vous appelle, vrais croyants, à la prière.

MÉLÉDA.

Oh! venez... venez!

ROMBERT.

C'est le moment, venez, tout s'exécute comme il est convenu. (*Entraînant Méléda vers le passage.*) Sauvés!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ABDALAH.

ABDALAH, *s'élançant tout à coup en scène.*

Non perdus! (*Au même instant, des janissaires, le sabre à la main, et conduits par Kaled, surgissent du passage.*)

ROMBERT.

Trahison!... (*Les soldats entourent Méléda.*) Que nul ne l'approche; (*s'élançant sur Abdalah, deux pistolets à la main*) ou je le tue.

ABDALAH, *à Kaled, désignant Méléda.*

Qu'elle meure.

ROMBERT.

Arrêtez... (*A Abdalah.*) Arrête, misérable!

ABDALAH.

Jette donc à mes pieds cette arme inutile et dont vainement tu voudrais m'effrayer. (*Il fait un signe, les soldats s'éloignent de Méléda, et Rombert jette ses pistolets. Kaled et les soldats sortent.*) Eh bien! colonel, vous voilà donc en mon pouvoir!...

ROMBERT.

Oui... Mais qui que vous soyez, en quelque lieu que nous nous trouvions, je dois être sacré pour vous, et, malgré toute votre audace, vous n'oserez toucher à l'envoyé du général Bonaparte! (*Il ôte son burnous.*)

ABDALAH.

L'envoyé de Bonaparte est resté sous les ruines de la maison du juif Isaac, il est mort pour tous; et qui l'a tué?... Le peuple; vainement le sultan lui-même le réclamerait. (*Avec ironie.*) Insensé, qui n'a pas vu le piége qui lui était tendu! Si j'ai enlevé cette jeune fille... si je l'ai conduite ici, c'est que par elle j'étais certain de te détourner de ton but et de t'amener où tu es. Eh! quoi! tu n'as pas deviné qui avait écrit le mystérieux billet qui t'est si facilement parvenu à l'aide de ton soldat fidèle; qu'enfin le muet, que tu croyais gagné à ta cause, m'était tout dévoué?

ROMBERT.

Épargne-toi le soin de me détailler ainsi toute ta perfidie; tu n'éveilleras en moi ni crainte ni indignation; je t'appartiens, fais de moi ce que tu voudras, mais épargne cette jeune fille.

ABDALAH.

Soit, cela dépend de toi, et je n'ai intérêt après tout ni à ta mort ni à la sienne. Voici ce que je veux : la lettre du général Bonaparte, et vous êtes libres tous les deux.

ROMBERT.

La lettre du général? jamais! Cette dépêche est en mains

sûres, que tu ne saurais corrompre. Tu peux me tuer; mais ton infâme trahison ne saurait aboutir qu'à un crime inutile et qui serait vengé tôt ou tard, car le sultan saura que j'ai échappé à l'incendie de la maison du juif, il saura que je suis ici, que je n'en suis pas sorti et il viendra t'en demander compte... Que lui répondras-tu?

ABDALAH.

Tu as raison... je m'exposerais, ta personne doit être sacrée pour moi; mais cette femme est mon esclave, j'en puis disposer à mon gré sans en rendre compte à personne. La lettre... indique-moi les moyens de l'avoir, ou je fais mourir Méléda sous tes yeux.

MÉLÉDA.

Oh! mon Dieu! que dit-il?...

ROMBERT.

Lâche et infâme!...

ABDALAH.

Décide-toi.

ROMBERT.

Mais tu n'as donc jamais su ce que c'était que l'honneur d'un serment? tu n'as jamais été soldat, toi; tu n'as connu ni la religion du drapeau ni celle de la patrie; tu ignores l'anathème qui frapperait celui qui trahirait et la France et l'armée; tu ne comprends pas tout ce qu'il y a de déshonneur et de lâcheté dans un parjure... tu ne comprends pas... il ne le comprend pas!...

MÉLÉDA.

Mais je le comprends, moi, colonel; je le comprends, moi qui suis Française et qui vous aime; moi qui vous ai donné mon amour pour ce cœur noble et pur qui bat sous votre uniforme, pour ce front qui ne saurait rougir; moi qui vous aime parce que vous êtes brave et grand, parce que vous restez fidèle au milieu des dangers à votre général et à votre patrie, moi qui ne veux pas que vous vous déshonoriez, que vous soyez un traître, et qui suis prête à mourir pour conserver pur et sans tache votre honneur de soldat.

ROMBERT.

Méléda!

MÉLÉDA.

Aga, la jeune fille ne tremble pas plus devant la mort que le colonel ne tremblait tout à l'heure. Je suis sa fiancée devant Dieu, et, pour le sauver de la honte, c'est bien peu de ma vie... prends-la!

ABDALAH.

La perte de la vie ne t'effraye pas, je le vois; mais celle de la liberté, de l'honneur

MÉLÉDA.

Que veut-il dire?

ABDALAH.

Kaled, conduis cette esclave au serail, désormais elle fait partie de mon harem.

MÉLÉDA, *poussant un cri.*

Ah!

ROMBERT

Misérable!...

MÉLÉDA, *tombant aux pieds d'Abdalah.*

Oh! par pitié, aga, par pitié!..

ABDALAH.

Qu'on l'entraîne!...

MÉLÉDA, *à Rombert en courant à lui et se jetant dans ses bras*

Ah! défendez-moi, défendez-moi, Rombert; contre la mort, j'ai du courage; mais contre le déshonneur et l'infamie... Oh! je tremble, j'ai peur!..

ROMBERT.

Misérable!

ABDALAH.

La résistance est inutile.

ROMBERT.

Que faire, mon Dieu? la perdre ou trahir mon devoir... Eh! quoi! tu restes impassible aux larmes d'une femme et à la lutte d'un homme de cœur... Quoi! aucune parole, aucune menace, aucune promesse ne peuvent t'émouvoir... Mais quel intérêt portes-tu donc à cette lettre?... qui es-tu?...

ABDALAH.

Qui je suis? .. quel intérêt j'attache à cette lettre?... Puisque tu ne l'as pas déjà deviné, je vais te le dire, pour que tu sois bien convaincu que je ne peux ni ne dois reculer. Je suis celui dont tu viens demander la tête au sultan, je suis le comte de Cesanne!.. (*Nérenta rentre, et écoute ces dernières paroles.*)

ROMBERT.

Toi!...

MÉLÉDA, *reculant.*

Vous... le comte de Cesanne .. vous, mon père!...

ROMBERT.

Son père!...

ABDALAH.

Que dit-elle?...

MÉLÉDA.

Oui, cet écrit dont je vous parlais, ce testament, cette femme... oui, il est mon père!...

ROMBERT.

Grand Dieu!... serait-il possible!...

SCÈNE VII.

NÉRENTA, *les précédents.*

NÉRENTA, *d'une voix éclatante.*

Non!... cet homme vous trompe; il n'est pas le comte de Césanne, il n'est pas votre père.

TOUS.

Nérenta!

NÉRENTA.

Le comte de Césanne était le plus loyal et le plus brave des hommes; et toi, tu en es le plus lâche!...

ABDALAH.

Quoi, misérable, tu oserais...

NÉRENTA.

J'ose le dire et le proclamer, moi qui suis sa veuve, la comtesse de Césanne.

ROMBERT ET MÉLÉDA.

Vous!...

ABDALAH.

Elle!...

MÉLÉDA.

Vous... vous... vous seriez donc...

NÉRENTA.

Ta mère, oui, ta mère qui te retrouve, ta mère qui t'ouvre ses bras!...

ABDALAH.

Que faites-vous... que faites-vous, jeune fille? oubliez-vous que cette femme est folle?...

MÉLÉDA, *reculant.*

En effet...

ROMBERT.

C'est vrai!...

NÉRENTA.

Folle!... tu l'as cru, toi, et ces stupides musulmans qui, dans leurs superstitieuses croyances, ne respectent que les êtres privés de raison et leur humiliante misère. Oui, j'ai voulu passer pour folle à tes yeux et aux leurs; c'était le seul moyen d'arriver jusqu'à Césanne, de le voir, de tenter sa délivrance. Après avoir fait courir le bruit de ma mort pour écarter tous les soupçons... ce moyen, j'ai eu le courage de l'employer... la misère, la faim, la violence, j'ai tout subi pour avoir le triste privilége d'une insensée, et j'y suis parvenue aux yeux de tous, même aux tiens, Abdalah, que j'ai trompé comme les autres; mais ma fille est là, devant toi; tu espères la tromper en m'appelant folle, comme si on pouvait persuader à une fille que sa mère est folle quand elle lui tend les bras en pleurant de joie!... Mais tu ne sais donc pas que la voix du sang s'était déjà fait entendre, que déjà nos âmes s'étaient devinées? Et d'ailleurs, s'il lui restait quelques doutes, il me suffirait de lui dire: Ma fille, tu portes à ton cou la madone d'ébène que j'y attachai en quittant l'Égypte. Ce signe, gage de mon amour, doit te dire que ta mère est devant toi.

MÉLÉDA, *se jetant dans les bras de Nérenta.*

Ma mère... ma mère!

NÉRENTA.

Maintenant, envoyé de France, écoutez les crimes de cet homme; car si la folle des Sept Tours n'a pu sauver le prisonnier, la comtesse de Césanne vient sauver de la honte le nom de son époux.

ROMBERT.

Oh! parlez, parlez, madame!

ABDALAH.

Et que pourras-tu dire?...

NÉRENTA.

La vérité qui t'écrasera de son poids et que tu es condamné à entendre.

ABDALAH, *à part.*

Oh! si le muet revenait!... si j'entendais le son de trompe!...

NÉRENTA.

Je dirai que le comte de Cesanne, mon noble époux, emprisonné dans cet horrible donjon, fidèle à son pays, vit un jour descendre dans son cachot le vizir d'alors, suivi d'un misérable... C'était toi!...

ABDALAH.

Moi?...

NÉRENTA.

Toi, Galotti, toi, bandit italien, chassé de ta patrie et qui étais venu te réfugier en Turquie, parce qu'il y avait de l'or à gagner pour le crime et la trahison. On proposa au noble Cesanne, officier distingué de l'ancienne armée française, de commander l'artillerie contre les soldats de la république, en Égypte, moyennant la liberté et des honneurs: il refusa. Cependant on avait annoncé au sultan que Cesanne avait accepté. Le divan et le peuple

avaient accueilli cette nouvelle avec transport. Le courage des soldats était doublé par l'idée de combattre sous un tel chef; il fallait donc que ce fût... Alors tu t'offris à sa place.

ABDALAH.

C'est faux.

NÉRENTA.

Tu t'offris à sa place. Le vizir te présenta à tout le monde comme le comte de Césanne, que depuis vingt ans on n'avait pas vu à Constantinople. Tu pris audacieusement son nom et tu partis pour l'Egypte; tu te fis combler d'honneurs et de richesses; tu abjuras ta foi; tu renias ton Dieu; et, pour qu'on pût moins te reconnaître, le nom d'Abdalah cacha celui que tu voulais faire oublier, et tu revins ici, où tu te fis nommer aga de cette prison dans laquelle gémissait celui que tu déshonorais. Ton premier soin fut de te délivrer de Césanne.

MÉLÉDA.

Mon pauvre père!...

ABDALAH, *à part.*

Oh! le muet... le muet!... s'il pouvait venir!...

NÉRENTA.

Mais tes bourreaux arrivèrent trop tard. J'étais là, moi, veillant sur lui malgré ta surveillance et tes sbires; j'avais recueilli son dernier soupir; j'avais appris de sa bouche tous tes crimes et reçu en dépôt sa déclaration, tracée d'une main défaillante. Ce sont ces papiers, ma fille, que tout à l'heure j'ai remis entre tes mains.

MÉLÉDA.

Ces papiers, les voilà.

NÉRENTA.

Lisez-les, envoyé de France, c'est le récit des malheurs de mon noble époux, écrit avec son sang... C'est le sang du martyr: il te marque au front, Abdalah, et cette tache est ineffaçable.

ROMBERT, *après avoir lu.*

Oh! oui, oui, c'est bien cela. Misérable! le sultan saura bientôt...

ABDALAH.

Colonel, vous oubliez trop facilement que vous êtes mon prisonnier et que je puis...

ROMBERT.

Je ne te crains pas. Si tu avais pu me mettre à mort tu l'aurais déjà fait; mais tu n'oses ni porter la main sur moi et sur ces femmes, ni appeler des témoins de cette scène, parce que tu sais bien que si tu peux ensevelir tous tes crimes dans cette forteresse, le sultan seul peut les exhumer et que le sultan sait en ce moment que je suis ici. Tremble donc, Abdalah, tremble, car tu es perdu sans retour. (*Ici on entend un son de cor prolongé.*)

ABDALAH, *à part, courant vers le fond.*

Ce bruit... C'est le signal... Le muet qui revient... (*Il court au balcon.*) Oui, c'est lui... (*Haut.*) Perdu, dis-tu; je l'étais, en effet, lorsque ton messager pouvait arriver auprès du sultan et l'instruire de ta présence aux Sept Tours. Mais ton messager a été tué avant d'y parvenir. Ce son de trompe que tu viens d'entendre me l'annonce.

ROMBERT.

Grand Dieu!... Pascal... Pascal assassiné!...

ABDALAH.

Par ce muet que tu peux voir d'ici franchissant la cour.

MÉLÉDA.

Oh! c'en est fait, ma mère, nous sommes perdues.

ABDALAH.

Oui, vous l'êtes, car vous ne sortirez plus d'ici. A moi, les muets. (*Kaled et les muets entrent.*) Conduisez ces deux femmes à la prison des ambassadeurs... cet homme, au cachot de sang! (*Les muets obéissent.*)

MÉLÉDA.

Ah! Rombert!... Ma mère!...

NÉRENTA.

Ma fille!...

ROMBERT.

Méléda! Méléda!...

ABDALAH.

Obéissez. (*Tableau.*)

ACTE IV.

Le théâtre représente le cachot de sang. Voûte obscure, et qui va en cône au-dessus des frises. Porte de bronze au fond. Portes latérales. Pas de croisées. Au milieu, deux larges pierres, qui, soulevées, démasquent le puits de sang.

SCÈNE I.

ABDALAH, KALED, DEUX MUETS. (*Au lever du rideau, les deux muets sont assis immobiles sur les pierres. A chaque côté du mur est accrochée une torche.*)

ABDALAH, *sortant de gauche avec Kaled.*

Ainsi, Kaled, tu n'as pu découvrir la nouvelle demeure du juif Isaac?

KALED.

Non, maître. Vainement je me suis rendu chez son frère, il n'y avait point paru. Seulement en passant près de la grande mosquée, j'ai cru l'apercevoir sur le parvis, où il semblait attendre quelqu'un.

ABDALAH.

Le colonel Rombert!.. et tu ne t'es pas emparé de sa personne?

KALED.

Je ne le pouvais, maître, c'était à l'heure où le sultan se rendait à la mosquée et les janissaires garnissaient déjà la place.

ABDALAH.

Tu as bien fait; d'ailleurs, nous ne sommes pas sûrs qu'Isaac soit dépositaire de la lettre de Bonaparte.

KALED.

Vous n'avez donc rien obtenu du colonel?

ABDALAH.

Non, ni la crainte ni la menace ne sauraient faire faiblir ce Français.

KALED.

Mais que pouvez-vous redouter encore? lui, mort ainsi que les deux femmes!..

ABDALAH.

La lettre de Bonaparte reste, et si elle parvient à Sélim...

KALED.

Puisque vous n'êtes pas le comte de Césanne, et que c'est sa tête qu'on demande...

ABDALAH.

Ce n'est pas le comte de Césanne qu'on réclame, c'est celui qui a dirigé l'artillerie contre l'armée française en Égypte, et celui-là c'est moi. D'ailleurs Sélim, furieux d'avoir été trompé, ne manquerait pas de se venger sur moi, par un de ces actes de justice expéditive que j'ai appris à connaître depuis que je me suis fait musulman. Oh! j'ai tout à craindre, crois-moi, de cette lettre, si elle ne m'est pas rendue.

KALED.

Mais comment faire pour cela?

ABDALAH.

La ruse seule peut me la livrer. C'est pour ce motif que j'ai voulu voir le colonel une dernière fois ici, dans le cachot de sang, et à l'aide des renseignements que tu viens de me donner...

KALED.

Je l'entends, je crois.

ABDALAH.

Laisse-nous.

SCÈNE II.

LES MÊMES, ROMBERT, DEUX AUTRES MUETS. *Rombert est introduit dans le cachot; il a un bandeau sur les yeux et les mains liées. Sur un signe d'Abdalah, les deux muets lui délient les mains et se retirent avec Kaled. Abdalah reste seul avec Rombert et les deux muets assis, qui n'ont pas bougé.*

ABDALAH.

[illegible]rde autour de toi, tu es dans le cachot du puits de sang, redoutable à toute l'Asie: ici des têtes royales ont roulé: l'empereur Comnène et ses enfants ont rougi les dalles de leur sang. Mahomet sacrifia son fils Mustapha; les janissaires mirent à mort leur empereur Osman; et cet abîme, que les restes de tant de victimes n'ont pu combler, va s'ouvrir pour engloutir ton cadavre.

ROMBERT.

Dans cette histoire que tu sembles faire pour m'effrayer, tu oublies, Abdalah, qu'un grand nombre d'agas furent précipités dans ce [illegible]uits, qui est là sous nos pieds! eh bien, tu viendras à ton tour dans ce lieu que tu me fais si terrible; oui, tôt ou tard, tu y viendras, et tu ne seras pas calme et ferme comme moi devant la

mort; tu imploreras en vain ta patrie, tes frères, ils te maudiront au lieu de t'écouter. Dieu lui-même te sera implacable, car tu l'as renié : tremblant et désespéré, tu t'approcheras de ce gouffre que tu n'oses regarder en face et tombant à genoux comme un lâche... ah! mais tu recules déjà, tu pâlis, tu as peur.

ABDALAH.

Moi?

ROMBERT.

Oui, tu as peur... et tu avais la prétention de m'effrayer, moi, qui, la conscience et le cœur pur, meurs pour ma patrie.

ABDALAH.

Tu te trompes.

ROMBERT.

Tu voulais donc jouir du spectacle de mes souffrances?

ABDALAH.

Pas davantage.

ROMBERT.

Mais que veux-tu donc?

ABDALAH.

Savoir si tu n'as rien à faire dire à Méléda... à Méléda qui va périr aussi. Les bourreaux attendent mon signal; elle espère encore, elle ne veut pas mourir, elle t'implore, elle te supplie de la sauver.

ROMBERT.

Assez... assez...

ABDALAH.

Elle t'appelle, te dis-je, elle invoque ta pitié, ton amour...

ROMBERT.

Insensé!... Tu crois que je succomberai à ta voix, quand j'ai résisté aux prières et aux larmes de celle que j'aime... Si tu ne veux me faire donner la mort sur l'heure, s'il me faut subir encore ta présence plus cruelle que le supplice, à tes paroles maudites, je ne répondrai plus qu'un mot : Anathème et vengeance sur ta tête. Anathème de Dieu, vengeance des Français! Car tu as beau faire précipiter mon cadavre dans ce gouffre, mes ossements, s'il le faut, crieront pour guider mes frères d'armes, et mon dernier soupir sera entendu de la France. La lettre de Bonaparte est impérissable; tu as fait tuer celui qui allait annoncer au sultan que j'étais en ton pouvoir, mais tu n'as pu atteindre celui qui, demain, ce soir, lui portera la lettre, et bientôt, oui, bientôt, tu seras à la même place que moi, et ton cadavre ira rejoindre ceux de tes victimes.

ABDALAH.

Insensé à ton tour de croire que mes précautions ne sont pas bien prises, et que je suis tranquille sans motifs! J'en suis fâché pour toi, mais si l'espérance de cette lettre te berce encore, tu peux y renoncer, car tout impérissable que te paraisse un écrit de ton Bonaparte, il ne saurait résister au feu, et cette lettre... à l'heure qu'il est, elle est brûlée.

ROMBERT.

Tu mens! S'il en était ainsi, je serais déjà mort.

ABDALAH.

Ce que tu dis eût été vrai il y a deux heures; car il y a deux heures, j'ignorais encore que le juif Isaac en fût le dépositaire.

ROMBERT.

Isaac!

ABDALAH.

Oui, Isaac qui n'a pas manqué de se rendre sur le parvis de la grande mosquée, où il t'attendait.

ROMBERT, *à part.*

Grand Dieu!

ABDALAH.

Je l'y ai vu.

ROMBERT, *à part.*

Serait-il possible?

ABDALAH.

Je l'ai fait saisir.

ROMBERT, *à part.*

Je tremble!...

ABDALAH.

Je lui ai montré d'un côté la mort, de l'autre une fortune à séduire le plus riche des juifs... et il m'a remis ce dépôt si sacré!

ROMBERT, *avec explosion.*

Serait-il possible... quoi! Isaac aurait eu la faiblesse ou la lâcheté...

ABDALAH.

Ah! je le savais bien que je t'arracherais ton secret...

ROMBERT.

Que dis-tu?

ABDALAH.

Je ne savais rien, tu m'as tout appris, merci. (*Appelant.*) Kaled, envoie dix des nôtres au parvis de la grande mosquée où le juif Isaac est encore sans doute, et, mort ou vif, qu'ils l'amènent ici...

KALED.

J'y cours. (*Il sort.*)

ROMBERT, *hors de lui.*

Infâme!..

ABDALAH, *aux muets.*

Maintenant, vous, accomplissez votre œuvre. Adieu, Rombert, tu es venu chercher ma tête, et c'est la tienne que je vais prendre.

SCÈNE III.

ROMBERT, LES DEUX MUETS. *Pendant le monologue de Rombert, les deux muets soulèvent lentement les pierres et découvrent le puits de sang.*

ROMBERT, *détachant sa redingote, qui est jetée sur ses épaules.*

C'en est fait... il faut mourir... mourir ici, à mon âge... plein d'avenir et d'amour... Méléda... Méléda!.. Ah! point de faiblesse, et, puisqu'il le faut, succombons en soldat, pour la patrie, pour la France... (*Un des muets ôte son bournous, avance doucement, et tire son cimeterre.*) Vive la France!. (*Se mettant à genoux.*) Mon Dieu, le soldat prie à votre face avant d'aller à vous... Méléda, ma mère, à vous mon dernier soupir... Bonaparte, à toi mon dernier cri... venge ma mort, venge la France!.. (*Le muet s'avance plus près et veut décapiter Rombert; mais l'autre s'élance aussitôt, le poignarde et le jette dans le puits de sang; c'est Pascal.*)

PASCAL.

Et Bonaparte vous a entendu, mon colonel; voyez, il n'y a plus de bourreau; il n'y a plus qu'un ami qui vient vous sauver.

ROMBERT.

Pascal!..

PASCAL.

Eh! oui, Pascal, qui a la peau plus dure que leur poignard, je vous l'ai dit, et qui a joué assez proprement du sien.

ROMBERT.

Mais comment se fait-il?.. cet homme, ce muet qu'Abdalah avait envoyé à ta poursuite?..

PASCAL.

Expédié sur le bord de la mer, aussi lestement que je viens d'expédier celui-ci... Or, comme je supposais que quelque trahison vous attendait ici, j'ai pris tout bêtement le costume du muet qu'on avait envoyé pour vous tuer, et j'ai résolu de jouer son rôle... ce n'était pas difficile pour le langage, il n'y avait rien à dire, et ça m'allait très-bien... au moyen de ce capuchon, je suis rentré aux Sept Tours. L'instant d'après, on est venu me chercher pour me conduire ici, où l'on m'a planté de faction sur cette pierre, et j'ai fait le reste comme vous l'avez vu... Il n'est pas fort, le Schaalla, et il mangera encore plus d'une cuillerée de soupe avant d'enfoncer un vainqueur de la Bastille.

ROMBERT.

Oh! mon ami, mon sauveur!..

PASCAL.

Il ne s'agit pas de tout ça... maintenant, nous sommes vainqueurs, à nous les dépouilles du champ de bataille... mon colonel... prenez le bournous, le cimeterre.

ROMBERT.

On vient. (*Rombert s'empare du bournous, l'endosse, et se met à la place du muet que Pascal a jeté dans le puits.*)

PASCAL.

Alerte... à notre poste, fixes et immobiles sur cette pierre comme à la parade du Champ-de-Mars. Laissez-moi faire; et surtout souvenez-vous que nous sommes muets. (*Ils se remettent sur la pierre.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ABDALAH, DEUX AUTRES MUETS.

ABDALAH.

Hé bien?... (*Pascal se lève et lui montre la redingote de Rombert restée à terre près du puits de sang. — Abdalah leur jette une bourse; Pascal la ramasse, s'incline et se dispose à sortir avec Rombert.*)

PASCAL, *avec joie.*

Filons, mon colonel.

ROMBERT, *de même.*

Sauvés!...

ABDALAH.

Où allez-vous?... (*Tous deux s'arrêtent stupéfaits.*) Restez, votre tâche n'est point encore terminée. (*Se retournant vers les autres muets.*) Que l'on m'amène les deux femmes.

PASCAL ET ROMBERT.

Qu'entends-je?...

ABDALAH, *à part.*

Le soin de ma sûreté l'exige; elles mortes, plus rien à craindre.

ROMBERT, *à part.*

Elles!... elles ici!...

PASCAL, *bas au colonel.*

Du calme, mon colonel

SCÈNE V.

LES MÊMES, NÉRENTA, *est amenée par un muet, sortant de gauche.*

NÉRENTA.

Où me conduisez-vous?... où suis-je?...

ABDALAH.

Au cachot du Puits de sang.

NÉRENTA.

Oh! merci, merci, Abdalah! je vais donc enfin cesser de souffrir; mais une dernière grâce, une seule... Séparée jusqu'ici de ma fille, qu'il me soit permis, avant de mourir, de la voir, de l'embrasser encore une fois. (*Méléda entre pâle et défaite, amenée par l'autre muet.*)

NÉRENTA, *s'élançant vers elle.*

Ma fille!

ROMBERT, *bas.*

Méléda!

PASCAL, *bas et vivement.*

Ne nous trahissons pas.

ABDALAH.

Eh bien! noble comtesse, tu ne me jettes plus l'injure à la face (*A un homme de sa suite.*) Muet, prends cette clef, elle ouvre cette porte de bronze qui donne sur la mer, c'est là que Kaled amènera la barque qui sert aux exécutions. Que l'on entraîne ces deux femmes, et qu'elles soient ensevelies dans un linceul et précipitées dans le Bosphore. (*Le muet ouvre la porte du fond; on voit la mer.*)

NÉRENTA.

Ah! grâce... pitié!... s'il te reste encore quelque chose d'humain dans le cœur, pitié, pitié, non pour moi, je t'ai bravé, outragé, ta vengeance est juste et légitime, frappe, je suis prête... mais elle... mon enfant... grâce pour elle.

ABDALAH.

Et que ferait-elle désormais de la vie... elle qui ne respirait que pour le colonel Rombert?

MÉLÉDA.

Rombert!... où est-il? où est-il? (*Abdalah sourit.*)

NÉRENTA.

Son regard!... son sourire, me glacent.

ABDALAH.

Ne sommes-nous pas ici dans le cachot du Puits de sang... regarde.

MÉLÉDA.

Ah! mort!

PASCAL, *bas et rapidement.*

Non, sauvé! (*A ce mot les femmes se retournent et aperçoivent Rombert immobile sur la pierre du puits de sang.*)

LES DEUX FEMMES *poussent un cri.*

Ah!

PASCAL.

Silence!...

ABDALAH.

Que l'on m'obéisse. (*Sur le signe d'Abdalah Pascal et Rombert s'emparent de Méléda et de Nérenta pour les conduire, lorsque Kaled accourt par le fond avec sa barque.*)

KALED.

Arrêtez, maître!

TOUS.

Ciel!

ABDALAH.

Qu'y a-t-il?

KALED.

J'étais à mon poste, lorsque tout à coup j'ai vu arriver des janissaires; ils étaient porteurs d'un ordre spécial du sultan qui va se rendre aux Sept Tours, et qui fait relever la garde par ses propres soldats, comme c'est l'usage. J'ai été forcé de leur céder la place.

ABDALAH.

Sa Hautesse!... mais c'est l'enfer qui s'en mêle.

KALED.

On parle aussi de l'arrivée de frégates françaises, et vous êtes mandé sur l'heure au divan

ABDALAH.

Au divan, j'y cours. (*A Pascal.*) Muet, pour que rien ne trahisse mes projets, démarre cette barque et conduis-la de l'autre côté du Bosphore. Quant à ces deux femmes, en attendant leur supplice, qu'elles soient enfermées dans la tour de marbre, où l'œil même du sultan ne saurait pénétrer. (*Il sort par la gauche.*)

ROMBERT, *bas à Nérenta.*

Espérance et courage! les frégates françaises sont dans le Bosphore et Pascal est libre.

(*En ce moment on voit passer au fond Pascal qui est dans la barque. — Tableau.*)

ACTE V.

Le théâtre représente la plate-forme des Sept Tours; au fond, la mer.

SCÈNE I.

ABDALAH. KALED. *Abdalah entre par la gauche et Kaled par la droite; un janissaire en faction au fond.*

KALED.

Hé bien, sublime aga?

ABDALAH.

Je sors du divan; il n'est que trop vrai, les frégates françaises sont dans le Bosphore, elles viennent réclamer l'envoyé du général Bonaparte, qu'on assure être aux Sept Tours.

KALED.

Grand Dieu!

ABDALAH.

Ce n'est pas Rombert qui m'inquiète, c'est la lettre du général Bonaparte.

KALED.

Que vos craintes cessent alors, car cette lettre... la voici. (*Il donne la lettre.*)

ABDALAH.

Quoi! tu es parvenu à l'arracher au juif Isaac?

KALED.

Au juif Isaac, que j'ai embarqué de force sur un corsaire. Voici la déclaration du capitaine.

ABDALAH.

Cette lettre maudite, je la tiens donc enfin!.. et maintenant vienne le sultan lui-même, je saurai lui tenir tête... d'ailleurs, le bruit s'est répandu dans le peuple qu'on venait délivrer les prisonniers français; il se soulève, il s'ameute, il demande leur mort. Cours au milieu de lui, sème des émissaires qui l'excitent, et ouvre-lui les portes des Sept Tours.

KALED.

Mais si le sultan apprenait...

ABDALAH.

Forcé de se courber devant la volonté du peuple, il ne pourra même user de ce parti de janissaires qui lui est dévoué et sur lequel il s'appuie. D'ailleurs, dans tout ce que je fais je marche d'acord avec le grand visir, va, Kaled, et exécute mes ordres sans crainte. (*Kaled sort. Cris du peuple.*) C'est le divan qui arrive et les cris du peuple qui l'escortent; tout va bien. (*Au janissaire.*) Amenez ici les prisonniers français. (*Le janissaire sort.*)

SCÈNE II.

LE VISIR, LE DIVAN, ABDALAH, *puis* MATHIEU, BOURIER. *Prisonniers, gardes.*

ABDALAH.

Sublime vizir, je me suis empressé de déférer aux ordres de Sa Hautesse et du divan. Voici la liste des prisonniers français confiés à ma garde. Ils vont comparaître devant vous, et vous pourrez vous assurer par vous-même que celui que l'on prétend être ici n'y est jamais venu. (*Les prisonniers entrent en murmurant.*)

MATHIEU.

Que nous veut-on?

ABDALAH.

Respect au grand vizir et aux membres du divan.

MATHIEU.

Viennent-ils pour demander nos têtes? qu'ils les prennent, et nous les bénirons.

LE VIZIR.

Tous les prisonniers français sont-ils présents?

ABDALAH.

Oui, tous.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, ROMBERT.

ROMBERT, *entrant par la droite.*

Tu en oublies un, aga, c'est moi?

ABDALAH, *à part, et reculant.*

En croirai-je mes yeux? lui... lui... vivant!...

LE VIZIR.

Quel est cet homme?

ROMBERT.

Celui que les frégates françaises sont venues réclamer à Constantinople, le colonel Rombert, l'envoyé du général Bonaparte.

LE VIZIR.

Eh quoi! aga, cet homme serait réellement...

ABDALAH.

Un espion français que j'ai fait arrêter ici au moment où il cherchait à favoriser l'évasion des prisonniers; l'envoyé de Bonaparte qu'on réclame est mort sous les ruines de la maison du juif Isaac. Tout le monde le sait, et d'ailleurs quelle preuve peut-il donner de ce qu'il avance? qu'il montre les lettres de créance de celui qui l'envoie.

ROMBERT.

Infâme... mais tu sais trop que le juif Isaac, que tu as fait assassiner sans doute...

ABDALAH.

Le juif Isaac, voyant que le rôle que tu lui avais fait jouer était découvert, a pris la fuite sur un corsaire. En voilà la preuve, grand vizir. (*Il lui remet un papier.*)

LE VIZIR.

En effet.

ABDALAH.

Ce complot que je voulais étouffer dans ces murs s'est répandu dans le peuple. Vous avez entendu les murmures, les cris sur votre passage, grand vizir. Ces murmures et ces cris continuent... écoutez... écoutez... Ils assiègent les portes des Sept Tours... ils demandent les Français, et dans leur rage...

KALED, *accourant.*

Sublime aga, le peuple a brisé les portes, il envahit la prison, et nulle force ne peut le retenir... il vient ici...

ABDALAH, *aux prisonniers.*

Qu'Allah vous sauve, s'il le veut...

ROMBERT.

Encore une trahison, renégat!... Eh bien, frères, ne reculons pas plus devant le poignard des assassins que nous n'avons reculé devant le mousquet des mameluks.

LES PRISONNIERS.

Non, non...

ROMBERT.

Une mort glorieuse avec une seule pensée au cœur, la vengeance; avec un seul mot à la bouche, la France!...

TOUS.

Oui... oui... (*Les prisonniers se groupent, Rombert à leur tête. Le peuple envahit le théâtre, se range devant eux et les menace de ses armes.*)

LE PEUPLE.

A mort, à mort les Français! (*Ils vont s'élancer.*)

SCÈNE IV.

PASCAL, L'AMIRAL, MARINS, LES PRÉCÉDENTS.

PASCAL, *le drapeau tricolore à la main.*

Arrière, musulmans, ne touchez pas à ça, ça brûle. (*Le peuple s'arrête.*)

ROMBERT.

Pascal!...

PASCAL.

Eh! oui, Pascal qui a rejoint les camarades des frégates, et qui revient avec l'amiral. Eh bien, ils ne bougent plus, aux autres... Mais parlez donc, nous sommes prêts au colloque...

ABDALAH.

Quelle audace!.. Des étrangers violer ainsi un château impérial!.. oser entrer...

PASCAL.

Avec ce chiffon, mon vieux, un vainqueur de la Bastille se présente partout et entre de même; c'est une feuille de route visée pour toute l'Europe. Du reste, ne t'inquiète pas, le sultan nous soit, et nous ne formons que son avant-garde. (*Pendant ce temps, l'amiral a remis à Rombert des dépêches dont ce dernier a pris connaissance.*)

ABDALAH.

Et qu'importe! devant le sultan lui-même, mon devoir est de sévir contre les espions; et cet homme qui ne peut prouver sa mission, que personne ne reconnaît pour ce qu'il prétend être...

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, SELIM, JANISSAIRES, SUITE.

SÉLIM.

Excepté moi, pourtant.

TOUS.

Le sultan!... (*On se prosterne.*)

ROMBERT.

Quoi! cet envoyé mystérieux que j'ai vu dans la maison du juif...

SÉLIM.

C'était moi, Sélim III, empereur de Turquie. Cet officier est bien le colonel Rombert, l'envoyé secret du général Bonaparte, aujourd'hui premier consul de la République française.

ABDALAH ET LE VIZIR.

Serait-il possible!..

ROMBERT.

Sultan Sélim, ces dépêches que je remets à Votre Hautesse me constituent ambassadeur auprès de la Sublime Porte; j'aime à croire que le divan ne refusera pas d'entendre les propositions que je viens faire au nom de la France. (*Silence.*)

PASCAL.

C'est singulier comme ils se taisent; pas un ne dit mot... Mon colonel, vous avez la parole.

ROMBERT.

Au nom de la République française et du premier Consul Bonaparte, je vous offre la paix ou la guerre. Pour la paix, voici quelles sont nos conditions... l'échange des prisonniers.

LE VIZIR.

Non, non, pas d'échange.

LE PEUPLE.

Non, pas d'échange.

ROMBERT.

Si vous refusez... Bonaparte viendra lui-même et ne laissera pas pierre sur pierre dans la capitale du monde ottoman... Il l'a dit.

LE VIZIR.

Jamais nous ne consentirons...

LE PEUPLE.

Non, non!

SÉLIM.

Silence!... Seul, je suis le maître ici, et je vais le prouver... l'échange des prisonniers est accepté. (*Mouvement.*) La nation française a été outragée dans votre personne et dans celle des prisonniers... Vizir, membres du divan et aga, inclinez-vous devant ce drapeau, qui représente mon allié, le chef de la nation française, auquel vous devez hommage comme à moi-même. Inclinez-vous comme vous vous inclineriez devant mon trône... Courbez la tête, si vous ne voulez pas qu'elle tombe. (*Ils s'inclinent.*)

PASCAL.

A la bonne heure! ils ne se font pas prier pour exécuter le mouvement en deux temps.... ça marche

SÉLIM.

Est-ce tout, monsieur l'ambassadeur?

ROMBERT.

J'ai encore à réclamer de Votre Hautesse la liberté de deux femmes qui sont Françaises aussi, et que l'aga retient ici secrètement prisonnières.

SÉLIM.

Au cachet de marbre, n'est-ce pas? (*Désignant Pascal.*) Ce brave soldat m'avait tout appris, et, en entrant ici, mon premier soin a été d'envoyer à leur délivrance... et, tenez, voici un de mes officiers qui les amène.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, NÉRENTA, MÉLÉDA.

MÉLÉDA.

Rombert!

ROMBERT.

Sauvées!

NÉRENTA.

Oui, sauvées pour accuser cet homme et réhabiliter la mémoire du comte de Césanne, mon noble époux.

SÉLIM.

Cette réhabilitation, je la ferai, je vous le jure. C'est moi qui proclamerai dans toute l'Europe que le comte de Césanne est mort, fidèle à l'honneur et à son pays.

NÉRENTA.

Grâce vous soit rendue, sultan Sélim.

SÉLIM.

Quant à toi, Abdalah, qui as traîtreusement usurpé son nom, et, poussant plus loin ton audace, n'as pas craint de trahir ton maître...

ABDALAH.

Moi! trahir.

SÉLIM.

Violer le secret des lettres, oser porter la main sur celles adres-

sées à ton maître, les saisir de force, les soustraire, les anéantir, c'est crime de haute trahison qui mérite la mort, et tu as osé t'emparer par violence de la dépêche du général Bonaparte qui m'était adressée.

ABDALAH.

Mais qui prétend donc cela... qui ose le dire?

SÉLIM.

Le juif Isaac, que j'ai fait réclamer au corsaire sur lequel il avait été embarqué de force.

ABDALAH.

Je suis perdu!

SÉLIM.

Qu'on l'entraîne.

PASCAL.

Au Puits de sang, mon vieux. (*On s'empare d'Abdalah et on l'entraîne.*) Eh bien! à la bonne heure : c'est une justice ça... le grand Turc a mon estime.

SÉLIM.

Monsieur l'ambassadeur, tous les prisonniers sont libres et peuvent partir pour la France; l'échange va s'opérer sur le rivage, et l'artillerie des châteaux va retentir pour rendre honneur à ce drapeau glorieux. La paix est faite entre les deux peuples. (*Au lointain on voit arriver les frégates françaises et l'on entend la Marseillaise.*) Portez au premier consul Bonaparte les témoignages d'admiration et d'amitié de l'empereur de Turquie.

ROMBERT.

Je lui dirai qu'à Constantinople se trouve un monarque digne de le comprendre et d'imiter au sein de la Turquie la régénération qu'il a commencée en France. Vive Sélim!

TOUS.

Vive Sélim!...

SÉLIM.

Vive Bonaparte!... Vive la France!

TOUS.

Vive Bonaparte!... Vive la France!... (*L'orchestre joue la Marseillaise. — Tableau.*)

NOTA. Messieurs les artistes de province ne sauraient porter trop d'attention aux costumes turcs. Ces costumes, tous militaires, ne doivent pas rappeler ceux que jusqu'ici on avait mis au théâtre. Le costume de la folle est de fantaisie, dans le goût oriental; il doit être bizarre, mais ne doit rien avoir de misérable. Elle porte une besace et un chapelet sans croix, dont elle tourne habituellement les gros grains entre ses doigts. Elle doit avoir quelques mèches de cheveux blancs, qui accusent plutôt le chagrin que la vieillesse. La folie de Nérenia est grave et noble, et ne doit en rien ressembler à celle d'une femme du peuple. Il faut que sous les haillons on devine la comtesse. Une folie basse, commune ou comique, dans laquelle on chercherait un contraste, serait du plus mauvais effet.

Typ. de Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, rue St-Louis, 46, au Marais.